



**HAL**  
open science

## L'habitant des villes et son paysage urbain

Jean-François Augoyard

► **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. L'habitant des villes et son paysage urbain. [Rapport de recherche] 79.7.01.45, CRESSON. 1980, 103 p. hal-02153779

**HAL Id: hal-02153779**

**<https://hal.science/hal-02153779>**

Submitted on 17 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CRESSON / E.S.A.

# L'habitant des villes et son paysage urbain

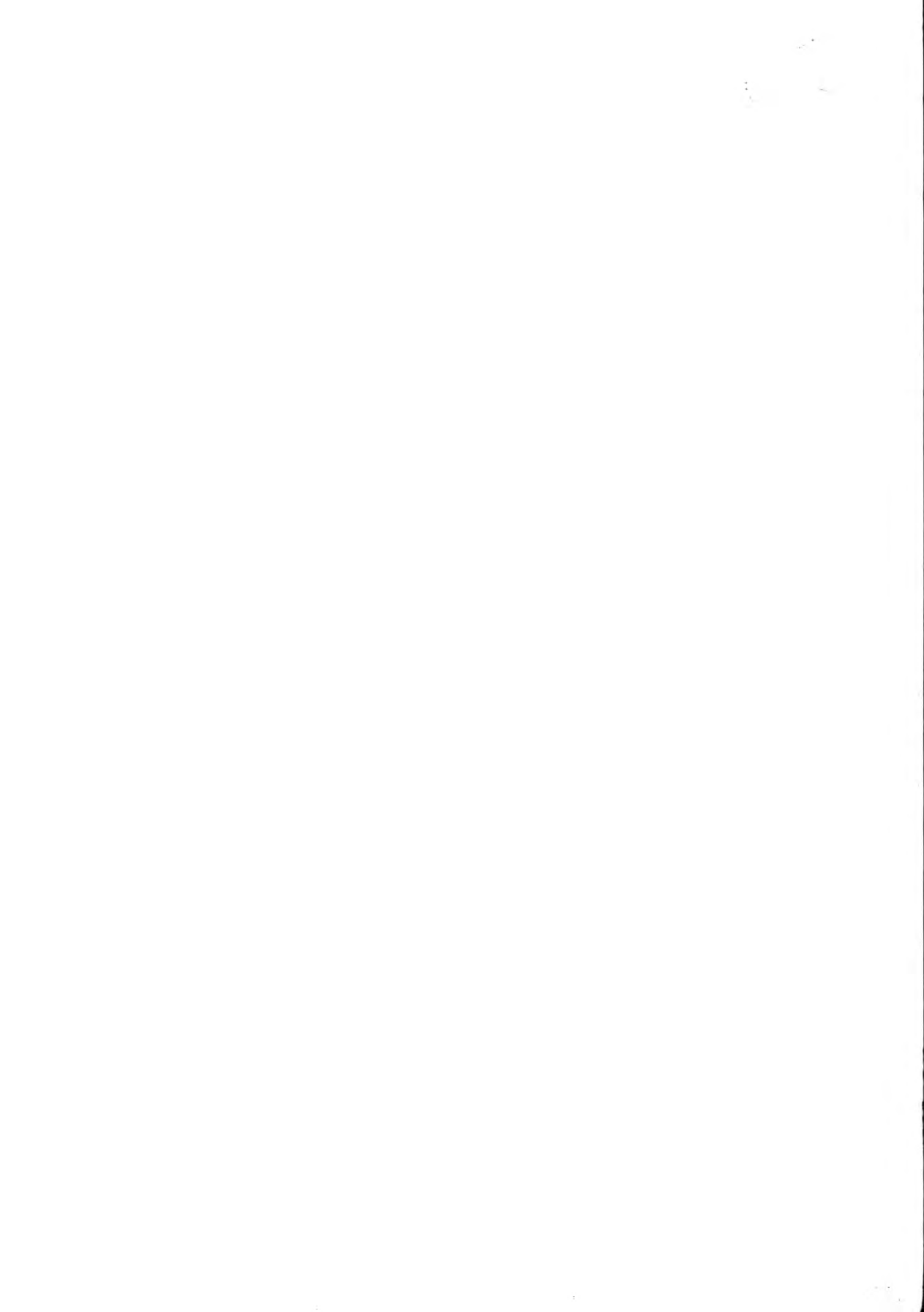
Jean-François AUGOYARD

*Compte rendu de fin d'études  
d'une recherche financée  
par la Délégation Générale  
à la recherche scientifique et technique*

Action concertée.: URBANISATION  
Décision d'aide N° 79.7.0145

Avril 1980

Centre de Recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement Urbain  
CNRS - URA 1268  
Laboratoire de recherche architecturale



Z 00318 (CRES)

*Paysage urbain  
Pédagogie de l'habitat  
Urbanisme - construction  
Sociologie urbaine*

Ecole Spéciale d'Architecture  
Unité de Recherche Appliquée  
254 bd Raspail  
75014 PARIS

JEAN-FRANCOIS AUGOYARD

L ' H A B I T A N T   D E S   V I L L E S

E T   S O N   P A Y S A G E   U R B A I N

Compte rendu de fin d'études  
d'une recherche financée  
par la Délégation Générale  
à la Recherche scientifique  
et technique.

Action concertée : URBANISATION

Décision d'aide n° 79.7.0145

Avril 1980

LABORATOIRE CRESSON  
ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE GRENOBLE

## 0. RESUME SIGNALETIQUE

### 0.1. OBJET DE LA RECHERCHE

Analyse des rapports entre l'habitant des villes et son paysage urbain en vue de dépasser l'attitude classique de l'aménageur d'"adéquation au site", pour faire valoir les réalités de l'utilisation quotidienne de la zone aménagée.

### 0.2. CONTENU DU TEXTE

Depuis une dizaine d'années que le thème d'"adéquation au site" est à l'ordre du jour, l'appréhension classique du "paysage urbain" se révèle moins opérationnelle qu'on pouvait s'y attendre, que ce soit dans l'optique d'urbaniser le paysage ou dans celle, plus nouvelle, de paysager l'urbain, les démarches entreprises ont cru pouvoir déduire une organisation de l'espace urbain adaptée de la description d'un site comme ensemble de formes (géomorphologie, prédominance de la gestalt-théorie et typologies architecturales) ou, plus récemment comme ensemble de signes (sémiotique de l'espace). Or, on ne voit pas que la qualité de la vie, ni la satisfaction des usagers en aient été notablement modifiées.

Notre hypothèse est la suivante : l'appréhension des rapports entre l'habitant des villes et son paysage urbain comme d'un rapport d'objet à objet est incomplète. A côté de la question couramment posée aujourd'hui : *Comment bien situer un habitat ou un équipement sur un "fond" urbain donné* on doit aussi poser la suivante : *Comment le paysage urbain est-il vécu dans l'usage quotidien ?* Il s'agit d'un retournement de point de vue : savoir comment les citoyens non seulement perçoivent, mais encore configurent et restructurent quotidiennement leur paysage urbain au gré de leurs intérêts et de leurs activités autant que de leurs évitements et de leurs oublis.

Le travail sur cette dimension du paysage urbain, jusque là trop délaissée, n'est possible qu'à la condition de postuler que le rapport entre l'habitant des villes et son espace quotidien est de nature expressive.

Aussi, la méthode d'investigation se penche-t-elle particulièrement sur les formes d'expression qu'on peut observer dans la vie quotidienne et qui prennent sens à partir du paradigme de la conduite de récit. Le matériau de base est donc une centaine de récits de vie quotidienne dans des lieux urbains de divers types.

Les dimensions du paysage urbain qu'on tente de dégager sont précisément celles que les analyses formelles, statiques et objectivantes (l'objet-site) ont tenues pour négligeables.

### 1. La dimension énergétique.

Un paysage n'existe "en soi" et de manière fixe que dans la fiction cartographique ou l'instantané photographique. L'organisation des formes du site n'existe jamais concrètement sans l'orientation d'une activité qui lui donne une certaine tournure perceptive, non plus que sans un effet rhétorique ou expressif, fût-il minime ou négateur, qui l'affecte d'une tonalité singulière. En ce sens la configuration morphologique paysagère est le fruit non seulement d'une activité de l'Homme considéré sous le point de vue général (par exemple la pollution), mais encore d'un ensemble de forces en jeu dans les micro-actions et micro-événements quotidiens qui sont de nature très immédiate. Du point de vue de l'utilisateur, le site urbain est essentiellement discontinu. Il trouve sa cohérence dans le mouvement par lequel le citadin passe d'un lieu à un autre.

### 2. La dimension temporelle et rythmique

Dans le temps quotidien, le paysage urbain se fonde sur la modification plutôt que sur la permanence. C'est-à-dire que les clés de son organisation sont événementielles plutôt que spatiales. A côté des isochronies des fonctionnalités urbaines, il existe un autre régime chronologique qui dilate des séquences spatio-temporelles ou au contraire les contracte jusqu'à les rendre insignifiantes. Autrement dit, le paysage urbain se conjugue au quotidien de manière rythmique, et la notion d'objet-site le cède à celle de situation vécue.

### 3. La dimension de l'imaginaire

Enfin, on n'a pas pertinemment montré comment le citoyen "compose" ou recompose son paysage urbain à partir de la spécification et de la modification si ces deux processus ne sont pas renvoyés à un troisième processus que nous appelons "déréalisation". En effet, si le citoyen n'est pas simplement "situé" dans son site, mais l'habite, c'est au prix de déconstructions répétées du donné urbain. Que celles-ci s'effectuent de manière subjective (telle manière de percevoir) ou objective (l'habitant paysagiste, bricoleur ou "performer"), elles sont la condition de possibilité des multiples appropriations du paysage quotidien. Entre les représentations reçues qui donnent le paysage urbain pour statique, continu, permanent, et les pratiques banales qui le posent comme toujours modifié et toujours incorporé dans le singulier, l'écart renvoie au fonctionnement de l'imaginaire.

Alors que les représentations essaient de fixer le paysage urbain en une organisation - voire un système - sitologique, les pratiques habitantes lui donnent existence concrète à travers un climat ou une atmosphère caractéristique. Les climats urbains seront ainsi proposés comme les unités les plus pertinentes pour la définition du paysage de la vie quotidienne. Or, tant la logique de composition de ces climats urbains que la part extrêmement importante prise par les composants sensoriels pré-perceptifs exigent que soit donnée à l'imaginaire la place capitale dans l'étude du paysage urbain, place qu'on ne lui a guère donnée jusqu'à présent.

Cette démarche succinctement retracée aboutit à trois conclusions qu'on pourra lire, selon l'intérêt du lecteur, avec un regard méthodologique ou/et soucieux d'indications pratiques.

1. Dans la plus grande partie du temps quotidien, l'utilisateur entretient avec son environnement une relation caractérisée par l'immédiateté.

- Intérêt méthodologique des concepts de synesthésie et de coenesthésie pour rendre compte de cette relation modale avec l'espace quotidien qui n'est ni claire ni tout à fait obscure ou inconsciente, relation donc

difficile à théoriser dans le champ du savoir actuellement partagé entre l'interprétation sémiologique (le lisible et le clair) et l'interprétation psychanalytique (l'obscur).

- Intérêt pratique : un espace aménagé est rarement "lisible" dans l'usage quotidien ; il est plutôt appréhendé par les effets seconds qui jouent sur la sensorialité infra-consciente et l'imaginaire. D'où l'indication d'autres pistes pour analyser les échecs et dysfonctions de l'aménagement urbain.

2. La relation vécue avec l'espace urbain implique toujours une forme d'activité, même minime, de la part de l'utilisateur.

- Intérêt théorique : les processus actifs de partialisation et de modification, ainsi que la difficile articulation entre ce que le citadin subit en matière de paysage et ce qu'il agit, peuvent être éclairées par le concept de vicissitude (ou de différence dans la répétition).

- Intérêt pratique : toute composition d'un aménagement urbain doit s'attendre à deux avatars inévitables apportés par l'usage quotidien, et peut-être même s'y prêter d'avance : le premier étant la modification des diverses "valeurs" attribuées au paysage et l'instabilité répétitive de l'organisation paysagère, le second étant l'extrême variation du rôle de chaque partie ou chaque élément du paysage, variation partielle qui invalide très souvent la métastabilité prévue dans les études morphologiques et sémiotiques.

3. Cette recherche vise enfin à montrer l'importance du rôle des sensations autres que visuelles dans le rapport entre l'habitant et son paysage urbain. Cette contribution à l'approfondissement de l'étude sensorielle du paysage urbain a valeur autant théorique que pratique. Est ainsi montré le rôle particulièrement inducteur que l'audition joue dans la constitution des climats urbains. Et plus largement, comment la réduction de la complexité d'un paysage à des critères de repérage essentiellement visuels trahit la teneur qualitative beaucoup plus complexe et composite qu'il a dans le vécu quotidien.



1. TABLE DES MATIERES

0. RESUME SIGNALÉTIQUE.....	1
0.1. Objet de la recherche.....	1
0.2. Contenu du texte.....	1
1. TABLE DES MATIÈRES.....	5
2. INTRODUCTION.....	8
2.0. Historique de la recherche.....	8
2.1. Coupure entre instance de production du bâti et instance usagère.....	8
2.2. Second moment : autres techniques d'investigation des pratiques d'habiter.....	9
2.3. Propos sur l'activité d'habiter.....	11
3. CONDUITE DE LA RECHERCHE.....	14
3.1. Champ de référence.....	14
3.1.1. L'opportunité sitologique.....	14
3.1.2. Hypothèses.....	15
3.2. Développement de la recherche.....	19
3.2.1. Etude de la problématique sur le site et le paysage.....	20
3.2.2. Etude de cas concrets.....	20
3.2.3. Synthèse.....	21
4. ANALYSE ET INTERPRÉTATION. ÉLÉMENTS POUR UNE MÉTASITOLOGIE..	22
4.0. Introduction. L'habitant et son situs.....	23
4.0.1. Perspectives et significations d'une "métasitologie".....	23
4.0.2. Question de mots et d'objets.....	24
4.0.3. Site et Situation.....	27

4.1. Sitologie.....	29
4.1.0. Introduction.....	29
4.1.1. Urbaniser le paysage.....	37
4.1.2. Paysager l'urbain.....	49
4.2. Parasitologie.....	61
4.2.0. Parasitologie et parasitisme.....	61
4.2.1. Elements et indices parasitologiques.....	65
4.2.2. Fondements.....	75
4.3. Metasitologie.....	82
4.3.0. Possibilité d'une métasitologie.....	82
4.3.1. L'interaction entre l'homme et le paysage..	83
4.3.2. De l'unité infra-perceptive.....	84
4.3.3. Du côté de la synesthésie, de la synergie, de la kinesthésie et de la coenesthésie....	86
4.3.4. De la vicissitude paysagère.....	90
Bibliographie générale.....	95

## 2. INTRODUCTION

### 2.0. HISTORIQUE DE LA RECHERCHE

Depuis huit ans nos divers travaux s'intéressent à la question de l'habitat.

La progression de nos recherches s'est faite au gré de l'approfondissement de cette idée : qu'entre l'objet-habitat et les pratiques d'habiter existent des différences de nature.

- 2.1. Dans un premier temps (1), c'est la coupure entre l'instance de production du bâti et l'instance usagère qui nous a intéressé comme étant le support structurel de cette différence.

Le système organisationnel de production de l'espace se double d'une véritable rhétorique de la conception. En bref, l'espace vécu n'est pas pris en compte comme tel. Il s'absorbe et se code en espace de fonctions, d'usages. Ce code dominant de l'espace conçu imprègne de fait le bâti livré à l'usage ; rémanence inscrite dans les agencements spatiaux mais aussi véhiculée par les représentations de véritables codes d'usage. Ainsi se constitue une rhétorique du construire-loger ne se départissant pas des dichotomies telles que : contenant-contenu, production-reproduction, conçu-vécu. Ce qui est nécessité productiviste d'une certaine maîtrise du temps par la spatialité ("planning, timing") finit par se donner comme ordre de valeur. L'essentiel, le maîtrisable c'est la production du contenant, la conception de l'espace à remplir (loger) ; le reste se préconçoit pour une part, (les fonctionnalités, les réglementations de l'usage) ou se renvoie à l'aléatoire pour l'autre part (l'imprévu, l'événementiel).

Ainsi du point de vue de la logique de la conception de l'espace bâti, l'habitat est donné à l'usage comme un objet spatial découpé, délimité, fragmentaire sur un fond d'homogénéité (2).

Mais depuis une dizaine d'années, de nombreuses études et recherches ont tenté d'approcher la question de l'habitat par "l'autre bout" pourrait-on dire ; approches qu'on peut regrouper grossièrement (3) selon deux courants majeurs : un courant d'analyse socio-économique, un courant psycho-sociologique.

---

(1) Cf. AUGOYARD, MEDAM, PESSIN, TORQUE : "L'Urbain de l'Action, l'Urbain du savoir", UER d'Urbanisation, Grenoble, 1975. p. 15 à 99.

(2) Cf. Henri LEFEBVRE : "La production de l'espace". Ed. Anthropos.

(3) Une troisième classe de recherches ressortit selon nous d'un fonctionnalisme déguisé : c'est l'approche purement sémiologique qui ne se distingue de la logique de conception de l'espace qu'à titre de différence formelle.

Or, quelque extrême différence qu'on trouve entre ces deux types d'approche - soit problématique de la différenciation sur le fond d'un espace de marchandise, soit problématique de l'identification selon la prégnance d'un espace "archaïque" - il ne paraît pas qu'on rompe avec un régime de causalité nécessitante ou récurrente. La question de l'habitat se pose toujours sous la forme du "Pourquoi ?". Pourquoi habite-t-on mal ? Pourquoi l'habitant reproduit-il ? Pourquoi rentre-t-il dans un système de domination ?

De plus, dans les deux cas de figure, soit par inadaptation des instruments théoriques, soit par répétition des découpages spatiaux tels que produits, tout un aspect du vécu des territoires habités est laissé pour compte. Ce sont les espaces intermédiaires : l'entre cellule-logement et ensemble d'habitat ou quartier, l'entre travail et loisir, l'entre public et privé.

C'est à partir de ces "terrains" délaissés que nous avons tenté une approche en terme non plus de pourquoi, mais de "Comment ?". A partir d'un soupçon portant aussi bien sur les méthodes d'investigation que sur la sélection des "terrains". La prise en compte des territoires habités selon les découpages produits par l'urbanisation opérationnelle aussi bien que les problématiques ordonnées selon des "Pourquoi ?" semblaient répéter, reproduire la logique de la production : partitions efficaces, causalités nécessitantes.

A côté de cette partialisation de l'espace qui est condition de possibilité d'une production marchande et que les analyses critiques ne remettent pas en cause en elle-même, une dissidence nous paraissait fructueuse. A côté de l'espace parcellaire, à côté des représentations de l'homme (usager) morcelé, ne coexiste-t-il pas une activité globale d'habiter qui, sans aucun doute subit et pâtit le plus souvent, mais aussi par moments non seulement réagit mais agit l'espace qu'elle "remplit". En d'autres termes si l'habitant semble pratiquer l'espace attribué sur l'exclusif mode de la reproduction ou de la réviviscence (réminiscence), n'est-ce pas que les argumentations, ou plus immédiatement les modes d'investigation ne laissent pas paraître autre chose ?

2.2. Dans un second moment, on s'est donc appliqué à trouver d'autres techniques d'investigation des pratiques d'habiter.

Un renversement méthodologique s'imposait. Derrière les interrogations qu'on pose à l'usager préexistent toujours des "Pourquoi", des hypothèses causales qui prédéterminent le style des réponses. Il y a déjà un style des questions, quelle que soit l'analyse envisagée, qui fait appel à une mémoire du passé : qu'avez-vous fait ? Comment avez-vous vécu jusqu'à présent ?

Plus souvent collaborateur qu'on ne croit, l'interrogé répond alors ("directement" aussi bien que "non directement") en ramassant, en abstrayant, en parlant sur le mode du : "en général", "le plus souvent..."

Si une expression du vécu quotidien existait, ne fallait-il pas la convoquer au plus près de ses conditions d'existence ? A savoir que dans le vécu toute perception s'organise selon la mémoire du projet, de ce qu'il y a à faire. A savoir que toute mémoire ne subsiste que sous une minimale obligation. Il fallait donc s'adresser à une mémoire du futur ; que l'habitant s'exprime selon le projet d'un devoir raconter plus tard (1).

C'est donc une expression non pas rétentionnelle mais protensionnelle qui a été favorisée ; non pas représentation synthétisée du passé, mais récit d'un vécu portant déjà en lui le vécu du récit.

Entre l'interrogateur et le "récitant", cette relation orale à caractère socialement contraignant impose une technique de retour, de rencontres répétitives. Il faut ainsi revoir l'intervenant plusieurs fois. Mais l'expression recueillie nous a surpris par son abondance, sa richesse et sa précision en détails quotidiens.

L'exploitation d'une telle conduite de récit a paru être d'autant plus fructueuse que l'auto-observation demandée porte sur les moments apparemment les plus banals des conduites d'habiter ; porte précisément sur la pratique de ces espaces intermédiaires, ou plus exactement sur les mouvements qui font passer de tel secteur codé de l'activité à tel autre.

Ainsi, l'attention portée sur les conduites de cheminement permet de convoquer tout à la fois : travail et loisir, public et privé, familial ou groupal et individuel.

En ce sens la forme modale (et non causale) de l'interrogation (comment ? et non pourquoi ?) - forme mineure au gré d'une scientificité sociologique - paraît trouver son terrain d'élection sur les espaces intermédiaires, espaces seconds et productivement négligeables au gré de la conception de l'espace. D'où les qualités imprévues et surprenantes du matériau recueilli : s'y côtoient une mythique du propre, une rhétorique du singulier ou du semi-groupal (aggrégats sociaux), une exagération de l'événementiel et de l'anecdotique, une revalorisation insoupçonnée de l'imaginaire et du temps non chronométrique. Matériau qui appelait une analyse ou une mise en forme nouvelle.

On a ainsi tenté la reconstitution de trois niveaux d'analyse.

1. Une rhétorique habitante peut se lire dans les récits de vie quotidienne que nous avons recueillis. Des figures spatio-temporelles s'organisent et se répètent. Figures d'évitement, figures de contournement, figures de redondance : toutes ne prennent sens qu'à partir de

---

(1) Cf. J.F. AUGOYARD : "Le Pas - Approche de la vie quotidienne en habitat collectif à travers la pratique des cheminements". UER d'Urbanisation de Grenoble, 1976.  
"Situation d'habitat et pratiques d'habitat". op. cit.

deux figures fondamentales : l'asyndète et la synecdoque ; suppressions, véritables "gommages" de parties de l'espace conçu ; outrances, débordements de parties qui se donnent pour la totalité.

2. Un code d'appropriation apparaît comme signifié de ce signifiant rhétorique. A ce niveau, on peut comprendre comment des agrégats sociaux se différencient selon qu'ils valorisent ou déréalisent tel ou tel fragment de l'espace donné à habiter, selon que leur mémoire événementielle et leur imaginaire marquent tel lieu et y résonnent. C'est ce niveau d'analyse qu'on peut approfondir (1) pour comprendre comment se nouent dans le temps quotidien tel vécu familial aussi bien que telle représentation de groupe social que des analyses trop fascinées par le "sujet" ou, à l'opposé, trop macro-sociologiques peinent à saisir.

### 3. Une expression habitante

Les négations de telle partie de l'espace conçu, les débordements de telle autre, les bousculades et irrégularités rhétoriques dont les récits d'habitants témoignent ne resortedent ni d'une théorie de la Représentation, ni exactement d'une théorie de la Signification. Le vécu banal semble s'organiser selon des alternances de présence et d'absence, d'insignifiance et de polysémie.

En ce sens, face à l'objet-habitat, l'action d'habiter, toute enfouie et discrète qu'elle paraisse aujourd'hui, nous a semblé renvoyer à une théorie de l'Expression. L'habiter ne prend alors de sens propre qu'à partir d'une logique du tiers non-exclu, qu'à partir d'un processus articulatoire où le temps vécu règle du successif là où l'espace planifié posait du simultanée, du discontinu là où était ordonné du contigu, de l'alternatif là où s'imposait du conjonctif.

- 2.3. Il semble en définitive qu'un propos portant sur l'activité d'habiter, et non seulement sur la passivité d'un loger, soit possible, à condition que les méthodes d'investigation respectent les modalités et le rythme d'expression d'un vécu quotidien, à condition que l'analyse n'abstraie pas trop vite. Que si l'expression habitante agit par déroutement, dévoiement de l'espace planifié, il faut suivre, autant que théoriquement possible cette pratique de l'écart, du dépaysement, de la différence.

Dans cette lignée s'inscrit une recherche qui étudie particulièrement les pratiques d'habiter à partir des phénomènes sonores (2).

---

(1) Nous l'avons tenté avec Alain MEDAM dans la recherche "Situation d'habitat et façons d'habiter" (op. cit.).

(2) "Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores". Pour le Plan-Construction. UDRA. Ecole Spéciale d'Architecture, Paris, 1978.

Position d'écart, d'investigation singulière qui nous a paru propre non seulement à cerner la problématique du bruit comme une des formes de l'idéologie de l'objet-habitat, mais surtout à relativiser la dominante visuelle qui préside à nos représentations abstraites de l'espace et modèle les catégories de la logique de production de l'espace planifié. Que deviennent les limites territoriales quand elles sont entendues ? L'étrangeté d'un son ou bruit n'existe-t-elle pas en raison directe de l'incapacité à produire ce son ? L'événementiel le plus impromptu, le plus marquant n'est-il pas toujours du sonore ? Tel est le type de question encore actuellement posée.

Pour continuer cette exploration d'une Expression habitante, nous voulons creuser plus particulièrement une dimension de la relation que les habitants d'un milieu urbain entretiennent avec leur espace vécu. On en a esquissé les articulations et pointé l'importance à l'examen des entretiens effectués durant les travaux précédents (1). Climats, atmosphères ou climatiques - aussi bien l'objet est-il difficile à désigner - semblent être une manière fondamentale pour les habitants de déformer et recomposer à leur guise les partitions spatiales livrées à l'usage. La totalité conçue et planifiée se trouve être non seulement décomposée dans le vécu, mais plus encore, telle partie disparaît, telle autre déborde de manière démesurée. L'activité habitante secrète des globalités dont la nature est précisément "climatique" (2). L'espace-temps vécu semble se différencier selon des compositions étrangères aux catégories de la production de l'espace. Il nie ce qui voudrait le contraindre au répétitif, au contigu et au généralisable. La ville n'est jamais la même selon tel habitant, selon tel aggrégat social, non plus que selon tel moment, tel projet individuel ou pluriel.

Le jeu de ces compositions d'atmosphères n'est jamais simple, jamais généralisable mais pourtant susceptible de révéler des communautés de sens. Ainsi tel lieu sera perçu par plusieurs habitants ou même plusieurs aggrégats sociaux selon les mêmes connotations. Mais les répercussions et les résonances seront diverses. Les synecdoques auront des "gradients" différents. Le même lieu inquiétant vaudra pour tout le quartier ou bien comme territoire à éviter simplement au cours du trajet.

Autre observation que nous voulons étudier plus amplement : une atmosphère serait d'autant plus prégnante que peu ou aucune de ses composantes ne sont perçues et distinguées. Ainsi s'acharne-t-on à "voir" en quoi tel lieu est recherché ou évité. Et voici qu'au fil du récit, par accident, on découvre que c'est une qualité sonore ou olfactive qui a "donné le ton", secrété l'atmosphère caractéristique.

---

(1) Cf. "Le Pas..." op. cit., p. 257 sq.

(2) Stimmung.



Cette nature essentiellement ressentie (et guère "perçue") des climats urbains, l'extrême importance de l'imaginaire dans le vécu des "paysages" quotidiens, l'articulation immédiate et implicite du sensoriel à la motricité par dessous ou à côté des perceptions et représentations claires et distinctes nous paraissent essentielles pour une approche d'une "esthétique populaire" (1) ou plus modestement, une approche du paysage urbain appréhendé dans sa dimension quotidienne.

---

(1) Recherche urbaine. Programme du VIIe Plan, p. 21 sq, Paragraphe a-3.

(2) Cf. Le Pas... op. cit. p. 344 sq.

### 3. CONDUITE DE LA RECHERCHE

#### 3.1. CHAMP DE REFERENCE

La première indication sur la conduite de la recherche concerne la situation de la question que nous posons dans le champ du savoir et des pratiques d'aménagement actuelles. La seconde indication, très liée à la première, précisera les modèles du choix du terrain d'observation.

##### 3.1.1. L'OPPORTUNITE SITOLOGIQUE

On peut déceler actuellement une indubitable opportunité "sitologique", avec le problème que pose l'usage de ce nouveau concept. C'est d'abord, tant dans les milieux professionnels de l'aménagement de l'espace et de la pratique architecturale que dans les secteurs de recherche analysant l'espace aménagé et architecturé (1), l'apparition du mot "sitologie". La notion de site autrefois cantonnée dans le géographique et l'historique (monuments et sites) est sortie de sa reclusion et devenue ce qu'il est convenu d'appeler : un paramètre de l'aménagement spatial. On s'intéresse alors à une "analyse des sites" qui élargit la compréhension du concept et appelle un affinement d'outils appropriés. Mais le processus de généralisation continue. La notion de site englobe de plus en plus d'objets, enrichit sans cesse les significations dont elle est porteuse ; jusqu'à l'institution hypothétique d'une sorte de science de la sitologie qui accéderait peut-être à la spécificité et à l'autonomie. Un domaine de savoir délimité et valant pour soi.

Les enjeux actuels d'une si rapide promotion nous paraissent fort bien connotés dans le texte suivant : "Les études (...) comme celles de la constructivité des sites, procèdent principalement de l'intuition. Malgré certains efforts, la sitologie reste à fonder en tant que science" (2).

---

(1) Cf. - Appel d'offres du Corda (1976),  
- Consultation "Conception pour un habitat de qualité"  
Plan - Construction (1976).  
- Recherche urbaine Programme du VIIe Plan - DGRST (1977).

(2) Corda 1976, op. cit. p. 11.

Le caractère prospectif et inachevé de ce nouveau savoir garantit encore une ouverture et une dynamique qu'on souhaiterait durables. En effet, quels possibles nous réserverait un paysage que l'aménagement de l'espace maîtriserait entièrement ? L'heureux intérêt pour la préservation des sites doit-il se muer en une scientificité close ? Le site : un nouvel objet de science ? Un nouvel objectif de la production économique de l'espace ?

Où peut aller la connaissance du site et vers quelle scientificité aboutirait-elle ? Certains caractères déjà bien dessinés l'indiquent, que nous soulignerons plus loin. Mais rien n'est encore irréversible semble-t-il. Ce "créneau" entre la connaissance de la constructivité des sites (statut de savoir annexe) et une sitologie comme science nous paraît opportun. Ne pourrait-il servir, sinon à infléchir effectivement la transmutation en cours de ce savoir, au moins à tenter de faire entendre d'autres propos sur un champ pas encore forclos ?

### 3.1.2. HYPOTHESES

Nous entendons ici l'hypothèse selon son double sens étymologique : la supposition et l'intuition appelant argumentation.

#### 3.1.2.1. La supposition sitologique.

Le premier sens de l'hypothèse (1) est le fait même de l'événement sitologique. Si un savoir sitologique peut se constituer, c'est sur le choix d'un fondement, d'une base qui donnera un certain ton, un statut spécifique à une éventuelle Sitologie. La constitution en est encore aléatoire. Toutefois, on peut projeter en quel sens une science Sitologique est en train de prendre corps, à partir des constituants déjà apparents :

---

(1) Cf. J.Ph. Rameau in "Traité d'Harmonie". L'hypothèse est le pouvoir qu'a une basse fondamentale de modifier un accord donné.

1. Inventaire d'éléments connus mais disparates (forme du paysage, hydrographie, climat, esthétique architecturale typique, nature et juridiction de l'usage du sol...) avec effort d'intégration d'éléments nouveaux (facteurs psychologiques, facteurs sociologiques, tradition culturelle...)
2. Classification de ces éléments sous une même logique taxinomique. Le Discours Sitologique en voie de formation garantirait l'unité d'un corpus de savoir englobant tous les précédents éléments.
3. Repérés, inventoriés, rendus compatibles et homothétiques grâce à un discours qui en organiserait le système de constances, voire de lois (et le modèle de la normativité juridique est d'ores et déjà présent dans telle ou telle partie), les éléments de connaissance de site deviendraient des "objets" ou des "faits" au sens scientifique des termes.
4. L'objectivité scientifique ainsi constituée permettrait l'intégration complète et cohérente d'un groupe de "facteurs sitologiques" à tout projet de conception spatiale.

Cette finalité utilitaire semble bien ordonner la constitution d'une sitologie. Il n'est que de noter combien dans un champ de connaissance actuellement encore flou, polymorphe et chaotique les choses paraissent plus claires et tangibles (manipulables donc) quand l'applicabilité s'y mêle. On voit mieux comment ordonner une sitologie lorsqu'on a énoncé : "constructivité des sites". Mais aussi bien les parti pris les plus polémiques, tels ceux de "défense des sites", se réclament tout autant d'une argumentation scientifique.

En bref, les manipulations sitologiques, sur le plan ou sur le terrain, supposent une science sitologique qui reste encore très hypothétique, et qui le sera d'autant plus qu'elle intègre volontiers actuellement des dimensions anthropologiques susceptibles de grever sinon sa rigueur, à tout le moins ses prétentions à l'exactitude.

### 3.1.2.2. L'intuition du reste

Dans une telle perspective, il paraissait intéressant de se demander ce que la sitologie en gestation est en train d'oublier, de retrancher, de rejeter du champ de clarté et distinction objective qu'elle façonne.

Comme dans tout corpus scientifique, il y a un reste : rebuts, scories, fait et catégories inassimilables.

La seconde hypothèse ne prétend pas fonder quoi que ce soit. Face à la première hypothèse qui paraît déjà une voie de fait au vu de l'état des forces en jeu dans l'aménagement de l'espace, elle tente simplement de faire entendre d'autres dimensions, d'autres valeurs sitologiques de nature radicalement différente des précédentes.

Par delà leurs diverses rhétoriques et leurs diverses finalités, les discours sitologiques convergent aujourd'hui vers une même manière de concevoir le site : sur le mode de l'objectivation, du "en-face". Disséqué, décomposé, redéfini, le paysage de la vie quotidienne se transmute en machinerie de théâtre, en décor, en fond de toile. Il devient l'objet que seuls les pouvoirs économiques et politiques (même "marginaux") auraient le privilège de se déchirer. La Sitologie risque ainsi de devenir, comme toute Science, la propriété des majuscules : le Savant, l'Aménageur, l'Architecte, la Politique, l'Opposant.

C'est du côté de l'immédiateté, de la modalité, de la singularité, des banalités quotidiennes, du côté du reste non pris en compte que se place notre contre-hypothèse.

Le site n'est pas qu'objet de sitologie ; il est situation vécue. Au moment où le site, le paysage deviennent objet de savoir, il faut rappeler qu'ils sont aussi champs de pratique quotidienne et qu'à ce titre, site ou environnement se font ou se défont à chaque moment ; et différemment selon chaque habitant, selon chaque groupe social. Les

facteurs sitologiques, pour économiquement opératoires qu'ils puissent être, restent des abstractions codées dans le langage d'aménagement de l'espace. Ils ne se vivent jamais comme tels. Proposés comme identiques, ils se réagissent dans la différence et la diversité. Donnés comme du spatial, ils s'effectuent pratiquement selon le temps. En ce sens on peut dire que l'habitant secrète son site.

La sitologie, en train de se constituer en discours scientifique et en structure opératoire, risque d'occulter ou obérer toute qualité vécue du site, c'est-à-dire toutes les dimensions de l'expressif, du singulier, de l'imaginaire et du poétique par lesquelles l'habitant a pouvoir d'action et de réaction sur son environnement quotidien.

Il y a une certaine urgence à développer et à faire entendre cette dimension cachée du "site", ce terme étant cette fois entendu au sens large : milieu, environnement.

### 3.1.2.3. L'effet sitologique

Qu'il y ait non pas tant une logique des sites que plutôt une rhétorique des sites quotidiens, c'est-à-dire que les lieux urbains soient l'enjeu d'une expression banale et ordinaire qui les déconstruit et les façonne (autrement qu'en leur état "aménagé"), ou encore que ce que nous avons appelé ailleurs (1) : "l'expression habitante" ait des capacités sitogénétiques : on ne saurait le développer et l'exposer sans retourner au plus près des pratiques quotidiennes.

Il est un lieu où la confrontation entre conceptions sitologiques et vécu de l'environnement existe de fait, "in concreto". C'est le domaine de l'architecture (architecturologie et pratique architecturale) et de l'aménagement de l'espace. Les conceptions sitologiques

---

(1) Cf. "Pas à pas. Essai sur le cheminement en milieu urbain" Paris, Le Seuil, 1979.

s'inscrivent alors matériellement dans le profil du bâti avec lequel les habitants ont à débattre chaque jour.

On notera de surcroît que ce lieu de savoir et de pratique a focalisé de manière particulièrement aigüe et critique les opportunités sitologiques. L'Ecologie, l'Environnement sont l'objet de débats nombreux mais de nature et d'enjeux différents (textes réglementaires, luttes régionales, nouvelles idéologies naturistes, nouveaux départements universitaires) qui donnent l'impression d'un pèle-mêle, d'un éclatement.

Sur les question d'écologie générale, l'usager moyen ne sait s'il est beaucoup ou peu concerné ; ses mobiles et explications restent flous, même si sa conviction est faite sur les thèmes les plus urgents (1). Par contre, dans l'espace bâti, c'est immédiatement, et parfois durement que l'environnement urbain s'impose à la vie quotidienne. C'est là que l'"effet sitologique" (2) se manifeste le mieux, c'est là qu'il peut se ressentir jusque dans la corporéité.

Nous proposons donc de circonscrire le champ d'investigation à l'habitat urbain où se repèrent aussi bien l'inscription des théories et représentations que les pratiques de production spatiales et les pratiques d'usage qui nous intéressent au premier chef.

### 3.2. DEVELOPPEMENT DE LA RECHERCHE

Le développement de la recherche a été articulé sur trois moments.

- 
- (1) Un habitant de Grenoble : "Malville c'est peut-être grave et puis... c'est à 30 kilomètres. Mais... c'est encore loin".
  - (2) Au sens de la Physique des Effets (Effet Doppler etc...) ; un effet vaut déjà pour lui-même sans préjuger de la constitution du système de causes qui le produirait.

### 3.2.1. ETUDE DE LA PROBLEMATIQUE SUR LE SITE ET LE PAYSAGE.

Ce moment a porté sur deux objets :

- a) Faire le point du débat qui se déroule actuellement autour de la sitologie.

Quelle est la problématique générale de la sitologie ?

Quelle pertinence a ce nouveau savoir dans les applications concrètes de l'aménagement ?

Sur quelles données se fonde la critique de la sitologie, et quelle est sa pertinence ?

- b) Recension des formes d'aménagement du site et de l'environnement en milieu urbain qui ne ressortissent pas à la pratique professionnelle ; et analyse de leurs déterminants.

Le matériau d'analyse a été de nature bibliographique, la lecture visant moins à l'exhaustivité qu'à l'analyse des ouvrages caractéristiques de tel ou tel discours sur le paysage, étant donné que selon chaque angle de vue on a souvent, actuellement, redondance d'ouvrages. Par contre on a consulté plus amplement et plus attentivement les recherches et travaux qui se sont intéressés, au moins partiellement, aux aspects poétiques et imaginaires de l'existence urbaine ; recherches sur les climats urbains ou recherches sur l'habitant-paysagiste qui restent nouvelles.

### 3.2.2. ETUDE DE CAS CONCRETS

Il faut d'abord rappeler que l'orientation du travail ne vise pas un simple relevé descriptif des paysages urbains ; une méthode ethnographique pouvant alors suffire. Il s'agit de saisir les climats urbains à travers la manière selon laquelle ils sont vécus. Dès lors, il faut procéder à une interrogation qui provoque autre chose que les représentations de perceptions générales d'un habitant décrirait une fois pour toute sa vision des climats urbains. D'où la technique que nous avons mise au point et expérimentée depuis plusieurs années, et qui laisse



à l'expression du vécu le temps et la manière la plus propre de se manifester ; technique fondée sur la conduite du récit qui est par ailleurs une attitude fondamentale de la vie quotidienne et de la mémoire banale ("avoir à raconter demain").

Quel que soit l'objet particulier de nos travaux portant sur la vie quotidienne (appropriation de l'espace aménagé, étude des phénomènes sonores dans l'habitat), cette technique est restée la même. Les quelques 150 habitants interrogés, l'ont toujours été sur le mode d'un récit, en plusieurs séances, de leur vie quotidienne. L'abondance et la richesse souvent surprenantes de ce matériau n'a été que partiellement exploitée.

Il est donc fructueux de réemployer un tel matériau en y lisant plus particulièrement le vécu des ambiances urbaines proprement dites. Ajoutons qu'une assez grande variété de tissus urbains a été ainsi explorée (grands ensembles de divers types et âges, quartiers de grands boulevards, vieux quartiers, centre-ville, zone pavillonnaire, tous tissus situés dans l'agglomération grenobloise).

L'analyse a travaillé la mise à jour des invariants remarquables dans l'ensemble des manières de vivre les paysages urbains.

### 3.2.3. SYNTHÈSE

Un nouveau moment de travail bibliographique a été nécessaire à l'orée de ce troisième moment. Les divers invariants relevés (l'articulation entre le paysage subi et le paysage agi, les processus de modification et de spécification, le processus d'induction climatique) ont appelé en effet des concepts théoriques dont il fallait retrouver la teneur. D'où la reprise d'ouvrages sur les théories de la Rhétorique et de l'Expression, sur les notions de coenesthésie, de synesthésie et de synergie, ainsi que sur les concepts de synthèse active et de vicissitude.

Ces concepts mis en place et la pertinence de leur application une fois évaluée, la rédaction a été commencée.

4. ANALYSE ET INTERPRETATION

E L E M E N T S   P O U R   U N E   M E T A S I T O L O G I E

#### 4.0. INTRODUCTION : L'HABITANT ET SON SITUS

##### 4.0.1. PERSPECTIVES ET SIGNIFICATIONS D'UNE "METASITOLOGIE".

Il est une manière de penser la production urbaine et le "cadre de vie" où les termes d'"environnement", de "milieu", de "paysage urbain" et de "site" deviennent évidents. Dans le langage de nos actuels bâtisseurs d'espace urbanisé, ces notions tendent même à constituer ce qu'on nomme une "Sitologie". L'inféodation des autres termes à ce dernier qui les supprime et les coiffe paraît déjà significative d'une orientation caractéristique où l'objet géographique et l'objet historique prennent une place centrale. C'est l'assurance d'un temps et d'un espace rationalisés.

Notre essai d'établissement d'une métasitologie ne vise pas à fonder la naissante sitologie mais à passer au crible les fondements qu'elle se donne. Avant le temps, peut-être proche, où elle se rigidifiera en une science normative, il faut examiner la sitologie à partir de son altérité, à partir de ce qu'elle oublie, ou de ce qu'elle écarte, ou de ce qu'elle néglige. Le contour de sa définition actuellement en oeuvre dessine en même temps une remarquable absence. Ici comme en d'autres lieux du savoir, l'habitant n'est pas.

La recherche des hypothèses fondant la sitologie et leur examen critique est ainsi la première tâche de la métasitologie. Le deuxième sens du terme et la seconde tâche consistent en l'évaluation de l'écart qui s'insère entre les préoccupations de la sitologie et la nature de la pratique habitante. A côté des à-priori sitologiques coexistent des rapports entre l'habitant et son paysage quotidien que le savoir ne réussit guère à saisir et à classer, qui sortent des représentations schématiques des modes de vie, qui brouillent sourdement les sens clairs de la connaissance paysagère et dont on ne peut prévoir le degré de reproductibilité. Par plusieurs aspects il s'agit d'un parasitisme et d'un parasitage. Peut-on faire apparaître cette parasitologie implicite ?

Troisième tâche, enfin, correspondant au sens littéral de cette métasitologie à mettre sur pied. Il s'agit de poser la question que le sitologue se garde bien souvent d'évoquer, celle de l'"après". Cette postériorité est à entendre en double sens. Passé le moment où l'intervention planificatrice exhibe en objets sitologiques ce qui n'était auparavant que paysages ordinaires et non présentés, sous quelle forme s'organise la relation vécue entre ces paysages et leurs habitants ? Une seconde question reprend le thème de la précédente en le situant dans le champ du savoir : les fondements théoriques de ces relations vécues avec le paysage habité sont-ils réductibles aux conceptions psychologiques et sociologiques qu'implique l'actuelle sitologie ? Ou bien faut-il faire appel à des notions plus larges et à des à-priori qui ne seraient pas un pur réemploi (la Gestalt théorie par exemple) mais feraient écho à la complexité du vécu quotidien ?

Cette mise à l'épreuve du savoir sitologique s'expose ici selon trois mouvements enchaînés : Sitologie, Parasitologie, Métasitologie.

#### 4.0.2 QUESTION DE MOTS ET D'OBJETS

La question des mots est inévitable et préliminaire même à toute critique. Autrefois l'homme évoluait dans un paysage. Et la réflexion sur cette relation considérée connaturelle ne se faisait pas sans l'évaluation du sentiment qui s'y mêlait, ni sans l'appréciation du degré de pittoresque. A ce regard savant "éclairé" et témoin d'un "goût" (1), il en est succédé un autre, plus géophysique et plus biologique. Nous sommes devenus des éléments d'un milieu ; ou mieux, nous apprenons que notre individuation n'est guère que l'interface fragile départageant provisoirement un milieu intérieur d'un milieu extérieur. Ou encore, ne sommes-nous pas déclarés de plus en plus des êtres environnés, voire encadrés (le cadre de vie) ?

---

(1) - Cf. l'ouvrage, très représentatif de cette conception du paysage qui a traversé le XVII et XVIIIe siècles ainsi que le début du XIXe, "De la composition des Paysages" du Marquis de Girardin (1777), Paris, Champ Urbain, 1979.

Ainsi l'ancien paysage est devenu l'enjeu de multiples compétences scientifiques aussi bien que gestionnaires, les unes allant de la géologie à la psychologie esthétique, les autres de l'entreprise privée à la planification nationale. D'où, en même temps, une avalanche de discours divers où les groupes de concepts de même son n'ont pas souvent, ni exactement le même sens. Et, alors que dans les unes, on s'acharne à stabiliser la rationalité des concepts, dans les autres, une opinion courante, non dénuée d'imaginaire mélange à loisir les significations et redonne au paysage par ce détour, le flou empreint de "sentiment" avec lequel on le considèrerait plus volontiers autrefois.

Il reste que le choix des termes que nous allons utiliser et donc la manière de saisir les objets à analyser n'est point simple. On montrera dès la première partie comment la sitologie se fonde, contrairement aux apparences, à partir de la restriction des significations paysagères et de la réduction du paysage en site. L'emploi du terme "site" dans nos propos sera donc inévitablement connoté d'un accent critique. Reprendre l'usage courant du terme "paysage" pour parler de la vie quotidienne, c'est renvoyer celui de "site" dans les limites d'une stricte compétence géomorphologique et technique. C'est réintroduire au moins la possibilité des dimensions de l'ambivalence et de la singularité qui ne nous semblent jamais absentes de la situation vécue. C'est enfin approcher au mieux l'objet qui nous intéresse : le complexe habitant-paysage compris comme un mode d'être fondamental et non point comme le résultat d'une opération combinatoire secondaire (1).

Le domaine d'étude choisi touche de près ou de loin au champ urbain. Peut-on vraiment parler de "paysage urbain" ? Selon toute une tradition alimentée par de nombreux textes et de nombreuses oeuvres d'art, le paysage est du côté de la nature dont il est comme l'expression polyphonique. Ainsi dans l'imaginaire social, le paysage et la ville industrielle ont des rapports antinomiques ou cacophoniques ou burlesques. Pourtant, une fois mises à jour

---

(1) - Hypothèse tout à fait répandue dans le traitement des aménagements ruraux et urbains : posez le paysage, aménagez-le rationnellement, le reste ira de soi, l'habitant s'adaptera toujours.

les ambiguïtés portant sur le terme de "nature" (1), il appert, de toute évidence, que l'urbain comme le rural sont les fruits de combinaisons entre le naturel et le culturel. L'intéressant est de relever la variété des matériaux à partir desquels se constitue un paysage quotidien et de repérer les trames par lesquelles la configuration en devient soit intelligible, soit empathique (ou "sensible"), selon qu'il s'agit d'analyser ou, simplement, d'habiter le lieu.

Volontairement, nous considérons sans hiérarchie aucune une série de variétés paysagères telle que la suivante : paysage géomorphologique, paysage pictural, paysage sonore, "payvisage", "paysage intérieur". Le même complexe de lieux s'offre ainsi de multiples façons et, de vrai, n'est jamais donné que dans une série indéfinie de points de vue. En énonçant "paysage géomorphologique", j'ai choisi une trame spatiale fondée sur la composition et la structure du sous-sol et du sol. L'idée de paysage pictural me fait lire et sentir un lieu comme une organisation de plans, une composition de couleurs. Puis ce même paysage, quoique l'habitude en soit beaucoup perdue, mérite aussi bien d'être d'abord entendu. Les précédents points de vue en seront alors bouleversés. Et pour combien de paysages quotidiens les visages ne sont-ils pas les points d'appels essentiels autour desquels le reste de l'environnement devient partie signifiant, partie insignifiant ? (2). Qui dira encore la part ordinairement sous-estimée de la projection que je fais de mes paysages intérieurs, imaginaires ou phantasmatiques - comme on voudra - sur les paysages "extérieurs", de façon à leur donner un tour singulier ?

En définitive, la structure différentielle des multiples aspects selon lesquels un paysage intervient dans la vie quotidienne paraît mériter

---

(1) - Ambiguïté dévoilée par une série de questions touchant au discours et à l'imaginaire. Exemple : De quelle couleur est la nature ? On voit alors comment l'idéologie du Vert est l'épiphénomène d'un embrayeur imaginaire plus profond : le pouvoir immémorial du végétal.

(2) - Cf. Les expositions participations de Bernard Lassus sur les "payvisages" relatées dans l'album "Jeux", Paris, Galilée, 1977.

beaucoup plus d'attention que le jeu d'oppositions urbain/rural. S'il sera traité ici du paysage urbain, c'est d'une part pour limiter le champ du travail empirique en donnant une certaine cohérence aux cas d'espace choisis, et d'autre part pour développer la dimension paysagère de la ville qui, hormis en quelques travaux datant de la dernière décennie, a paru improbable ou de peu d'intérêt.

Cet éclaircissement apporté sur la question des mots permet de donner une définition heuristique de l'objet principal de ce travail. *On peut convenir de nommer "paysage" les ensembles de formes diversement senties, perçues, ou même imaginées, à travers lesquelles le monde est pour moi rendu présent et à travers lesquelles je subis ou j'agis, je produis ou je consomme, j'analyse ou je rêve.*

#### 4.0.3. SITE ET SITUATION

Il n'est donc pas question de tenir pour acquis le point de vue de la sitologie sur l'habitant. Elle place ce dernier - ou le replace après analyse et restauration - *dans le site*. Globalement, l'homme se voit ainsi considéré comme un des contenus du paysage-site, avec toutefois deux propriétés remarquables. D'une part il peut agir sur le paysage, la plupart du temps, dit-on, à la manière d'un prédateur. D'autre part, il peut le percevoir, mais la relation perceptive est ici comprise comme une position de vis-à-vis, d'*être en face* du paysage. L'aspect statique et l'idée de juxtaposition dominant dans cette conception de l'homme *in situ*.

La définition originaire du mot "site" a subi un dérapage conséquent. Le "situs" latin englobe une série de significations indicatrices de la complexité de l'objet nommé. C'est ainsi la région, la contrée, le site (au sens actuel, c'est-à-dire géomorphologique), l'état stable et passif, mais

aussi : la structure, l'assiette, la disposition, et encore : la position et la posture. Il comprend même des acceptions biomorphiques telles que la caducité, la rouille, la décrépitude qui impliquent l'idée d'un temps qualitativement évolutif.

Ces derniers aspects se retrouvent en fait dans la notion de "situation". Les analyses du paysage urbain qui vont être proposées seront toujours centrées sur la situation concrète, c'est-à-dire en dernier ressort non pas sur l'objet-site mais sur l'existence humaine en milieu urbain, considérée dans ce qu'elle agit autant que dans ce qu'elle subit ou réagit. D'où l'optique particulière qui est choisie et une manière d'aborder le paysage qui commence avec ces deux questions cardinales :

- Comment l'habitant se situe-t-il en milieu urbain ?
- Comment l'habitant configure-t-il son milieu ? \*

Contre les théories de la pure ré-action qui ne prennent en compte que le schéma stimulus/réponse, nous posons la possibilité, sinon l'existence, d'une *poiesis* quotidienne, c'est-à-dire d'une création à la fois ordinaire et jamais absolument prévisible. Le paysage n'est jamais une totalité donnée une fois pour toutes. Jour après jour quelque chose change dans l'apparente permanence sitologique, que ce soit sur le mode objectif ou sur le mode subjectif. Un façonnage aussi inaperçu qu'obstiné réforme peu à peu le paysage. Les situations changent, les "sites" demeurent ; jusqu'au jour où entre ces deux instances la différence est si grande que le site devient une entité abstraite et vide de sens.



## 4.1. SITOLOGIE

### 4.1.0. INTRODUCTION

4.1.0.1. *La sitologie se constitue à partir de l'histoire d'une réduction. Son existence se nourrit des débris du paysage mis en pièces dans la réalité de l'environnement mais aussi dans le champ de la représentation.*

La cassure du paysage est non seulement à entendre au premier degré, c'est-à-dire selon les thèmes alarmistes traitant de la "fin du paysage", de la disparition d'une métastabilité relativement harmonieuse entre le géomorphologique, l'économique et l'humain, mais plus encore au second degré, c'est-à-dire au sens où la représentation du paysage perd sa pertinence dans le savoir reçu. Nommé "Site", dans l'acception actuelle, le paysage devient, ou deviendra sans doute, un objet de science. En même temps, devenu à peu près décomposable en fragments de surfaces rentables, il a perdu sa richesse et sa complexité de trame quotidienne.

Il est encore trop tôt pour faire l'archéologie de cette anamorphose de l'idée de paysage qui vient d'avoir lieu. Rien de définitif ni d'exhaustif ne peut encore en être dit. Ainsi les manières de confronter la notion de paysage à celle de site sont actuellement fort différentes et parfois contradictoires. Dans le même numéro de la revue Architecture d'Aujourd'hui (n° 164 - nov. 1972) deux articles (1) sont consacrés à l'ambiguïté de la notion de site et à son rapport trouble avec celle de paysage. Il faut d'abord bien distinguer le site des guides touristiques qui est le paysage considéré sous son aspect pittoresque, du site entendu comme la configuration propre du lieu occupé par une ville ou une campagne. Pour le reste, l'élagage est rendu particulièrement difficile par le phénomène de récupération ou d'"aggiornamento" des anciennes notions. Ainsi dans certains discours, le terme "paysage" revient actuellement comme un doublet de "site" alors qu'il s'en démarquait nettement il y a quelques années. A noter que ce retour dont J.P. Muret se fait le témoin dans l'article

cité, (2) correspond à la recherche récente d'un supplément d'âme à adjoindre à la scientificité sitologique, ou à un nouveau souci de l'intervention humaine dans ses aspects impondérables.

Cette complexité demeure tant que les définitions ne sont pas mises en perspective avec les projets du sitologue. Les relations d'inclusion entre paysage et site s'inversent selon qu'une intervention est prévue ou non. Ainsi la géographe Nicole Grezel dans un article du numéro d'Architecture d'Aujourd'hui déjà cité montre fort bien cette alternative. Elle-même commençant par l'historique de ces représentations dit que le site est "un morceau de paysage". Autrefois synonyme de "lieu", le mot "site" était employé dans la perspective d'une intervention (militaire par exemple), ou d'une lecture particulière (hygiène ou salubrité du climat d'un site par exemple). En tous les cas, le site est un "espace interprété". L'assertion reste vraie aujourd'hui, à la différence près que le paysage est devenu une de ces interprétations sitologiques, un aspect seulement du site.

Le site était autrefois un des interprétants du paysage. Le rapport est aujourd'hui inversé.

*4.1.0.2. La sitologie prend sa cohérence à partir de finalités délibérément opérationnelles. Le savoir y est ordonné à l'intérêt manipulateur. Qui est le sitologue ? Que veut-il ?*

Plus un texte sitologique se veut près de l'application opérationnelle, plus il fait du paysage un élément restreint, voire mineur, dans l'ensemble des composants du site. Prendre le site comme paysage équivaut à en donner les éléments les plus superficiels : formes, textures, couleurs, valeurs. Voir un paysage dans le site, c'est en dégager l'exclusive dimension esthétique. Cette position se trouve consignée en de nombreux textes. Mais on pourra lire l'introduction de l'ouvrage du G.E.R. :

"Sites et développements urbains" (3) qui est exemplaire en ce sens. Le site est ainsi moins orienté vers des finalités analytiques que vers des finalités opératoires, finalités dont on développera plus loin le détail mais dont on peut énoncer de suite la variété. La notion contemporaine de site ne prend sens que dans la mesure où il y a du dégradable, du protégeable, du conservable, du classable ou du constructible.

Dans une sitologie dont la logique interne reste hésitante, la silhouette du sitologue est la donnée la plus apparente et la plus claire. On commence à discerner assez bien le dessin d'attitudes théoriques et pratiques qui se profilent dans les milieux dont la profession est d'analyser l'espace concret et de l'aménager. L'opinion courante fait déjà écho à ces attitudes mentales qui se fondent, souvent à leur insu, sur des parti-pris de représentation. Qui est donc le sitologue ? Comment décrit-il le paysage ? Pourquoi le fait-il d'une certaine manière ? Que veut-il au juste ?

En commençant par faire une typologie du sitologue, je me tourne d'emblée vers des situations concrètes dans lesquelles oeuvrent l'urbanisme, l'architecture ou les sciences de l'environnement. La phase typologique reste toujours empreinte de naïveté. Elle offre toutefois l'avantage, dans un domaine dont la logique est peu explorée, de montrer les connexions entre le penser et l'agir. Or la sitologie sélectionne quelques positions typiques de l'homme dans le paysage, celles qui, précisément, ne contredisent pas l'orientation des projets d'aménagement ou de conservation des sites.

Veut-on préserver un site ? On présumera que l'homme ferait d'abord selon la répétition, selon l'histoire "naturelle", et que son accord avec la nature ou la tradition requiert un respect de l'ancien et de ce qui perdure.

Veut-on évaluer la constructivité d'un site ? Le modèle de l'"homo economicus" croisé avec celui, plus contemporain de l'"homo ecologicus" permettra une urbanisation du paysage d'une part rentable, d'autre part admissible par le corps social. C'est un habitant du paysage sensible au structurel, au morphologique et au fonctionnel qu'on mettra alors volontiers en avant.

Veut-on intégrer une architecture à un site ? Le modèle perceptif classique augmenté de la dimension sémiologique, ou même de la dimension "sensible", dit-on, viendra alors justifier les projets présentés.

L'allusion à ces situations bien évidemment sommaires et paradigmatiques permet toutefois de faire voir l'intérêt d'une analyse typologique. Apparaissent plusieurs attitudes sitologiques que nous développerons plus loin. Je voulais simplement noter dès le départ combien la sitologie semble ainsi ressortir plus largement à un savoir-faire qu'à un savoir prospectif. Car, plutôt que rassembler les données, accumuler les nuances et les variations, tirer des relations, il s'agit bien de réduire, de schématiser et de retrancher. Au fond, le "paysagiste" classique (j'entends celui qui pensait ou pense en termes de paysage) suivait plus la logique du cultivateur (favoriser la production naturelle, l'enrichir, faire proliférer) que celle du jardinier urbain "à la française" (tailler, émonder, aligner) qui figure assez bien l'attitude logique de notre sitologue.

4.1.0.3. *La sitologie évacue du paysage plusieurs capacités de l'acte d'habiter, et en particulier celle du possible.* )

L'inversion du rapport de compréhension entre ce site et le paysage ne s'est donc pas produite tout à fait par hasard. Le passage d'une culture du paysage très polymorphe et tendue de sourdes correspondances par lesquelles le geste agreste le plus humble pouvait être

chargé des plus fortes connotations symboliques et cosmogoniques, à une science générale du site basée sur l'énumération finie et l'équivalence doit se comprendre comme un corollaire de l'entreprise de maîtrise systématique de l'espace qui sévit aujourd'hui. Et si l'annonce que le sentiment du paysage s'est mué en savoir du site ne saurait être entendue en un sens fadement passéiste - tel le regret que le géomorphologue ait chassé le cartographe du tendre - il faut reconnaître avec Michel Conan que la sensibilité de notre époque est engagée fortement dans ce débat (cf. 4). Cette sensibilité qui est ici entendue non seulement au sens esthétique et psychologique, mais aussi social et politique, on en connaît les éclats et les exacerbations au travers des prises de position sur la "nature". Et si le débat écologique touche au fond de la chose économique et de la chose sociale, c'est le fait d'une substitution radicale dont la destitution du concept de paysage au profit de celui de site n'est que le symptôme.

Car contrairement aux pensées traditionnelles sur le paysage, le discours sur le site impose une appropriation univoque, une appropriation du sens unique dirigé vers des finalités gestionnaires. La vraie substitution est cela : l'Invention remplacée par la Gestion.

Dans la pensée paysagère, il s'exprime en effet de multiples idées allant de l'idylle à l'utopie sociale (Cf. Michel Conan (4)). Dans l'art des jardins le plus minutieux comme dans le sentiment d'être dans le paysage le plus inculte, il y a toujours l'idée, ou au moins l'intuition confuse de l'inscription de quelque ordre, de l'information de quelque projet, ou de l'expression d'une intention larvée, comme il en va de ces "estampes amusantes" du XVIIIe siècle dont les rochers et les feuillages figurent encore, dans un autre sens, museaux, visages ou silhouettes. Ce surplus de sens, la sitologie le trouve encombrant, à l'heure où la voie des pouvoirs passe bien plus par la gestion que par l'invention (aux deux sens de recherche et de création).

Qu'enlève-t-on au paysage en précisant le site ?

1) *On enlève l'immédiateté.* L'idée d'un contact immédiat et infra-perceptif entre l'homme et son paysage quotidien (urbain ou rural) qui rend pourtant compte de la majeure partie des situations ordinaires est exclue pour la raison qu'elle entraîne avec elle les parasites de l'indistinction, de l'indéterminé, ou de la césure floue entre le sujet et l'objet, l'élément passif et l'élément actif, la matière et le travail, l'espace et le temps. La sitologie a besoin de situations abstraites, reproductibles, où chaque élément est bien distinct, où les rapports de cause à effet sont clairs et isolables.

2) *On enlève la sensibilité.* Pour des raisons semblables, la sitologie préfère à la sensibilité (opérations sensitives et phénomènes affectifs) la représentation du perçu. L'intelligibilité du rapport entre l'homme et le paysage est le critère initial et fondamental qui commande l'intérêt des situations à prendre en compte et la validité des analyses à mener. La composante affective par exemple, deviendra alors tout à fait secondaire et conçue comme l'effet aléatoire du jeu des formes et des structures.

3) *On enlève l'action ordinaire.* Comme il sera développé un peu plus loin, dans le nouveau savoir, le site devient d'autant plus signifiant qu'il ressemble à un système, et donc d'autant plus clair à analyser qu'il tend à la stabilité. L'échelle des éléments à dissocier pour l'étude n'est pas non plus indifférente. Seules les modifications de relative importance méritent une prise en compte dans l'évaluation des accidents et transformations du système. Seules les actions humaines macroscopiques seront retenues telles : un déboisement important, une carrière, l'implantation d'une usine conséquente de par son volume ou de par ses nuisances. Mis à part dans quelques travaux isolés et encore mal reçus, (je pense à la bioclimatique aussi bien qu'à diverses observations

de la vie quotidienne), les phénomènes d'interaction ordinaire et discrète entre l'homme et son paysage sont donc tenues pour insignifiantes. Ainsi l'influence du site sur les conduites et sentiments singuliers. L'imaginaire dont chaque habitant anime à sa manière le paysage familier, montagnes, arbres, façades, cheminées d'usine, tout cela ne deviendrait intéressant pour la sitologie qu'à l'échelle de l'homme générique, qu'au niveau d'une contrée ou de quartiers tout entiers. L'action causale doit donc être en tous les cas, décomposable, positive et massive.

4) *On enlève le possible.*

En négligeant dans l'acte d'habiter le paysage, les trois précédentes capacités, il est évident que la sitologie ne donne plus de place au possible. Et ceci parce que la tendance à l'interprétation systémique réduit autant que faire se peut l'ouverture à l'imprévisible et à l'incontrôlable. Ensuite, parce que la sitologie s'accompagne d'une attitude de conservation ou d'"intégration", c'est-à-dire d'adaptation à un état donné, et que le seul possible qu'elle admet est en fait la compossibilité maîtrisable, entre le conservable et le constructible. Enfin parce qu'en réduisant les rapports entre l'homme et son paysage à un schéma perceptif abstrait, parce qu'en déniait à l'homme du commun tout pouvoir d'action sur le paysage, le sitologue a chassé la dimension singulière, le pouvoir de la différence ou de l'écart.

Les divers aspects sitologiques vont être plus largement développés dans les paragraphes suivants où deux attitudes principales de sitologues sont décrites et analysées. Mais on pourrait résumer cette mutation de la pensée paysagère en discours sitologique dans cette énonciation : *le site, c'est le paysage moins le possible.*

- (1) Nicole Grezel : La notion de site. Mythe et ambiguïté.  
in : "Architecture d'Aujourd'hui". N° 164, nov. 1972.
- (2) J.P. Muret : De l'ambiguïté des définitions (site, paysage...)  
in : Ibidem, n° 164.
- (3) G.E.R. (DAFU) Sites et développements urbains. 1974  
(recueil de croquis et photos avec introduction)
- (4) M. Conan : Postface à R.L. de Girardin : "De la Composition des paysages", Champ Urbain, Paris, 1979.
- J.M. Roux : "Territoires sans lieux", Dunod, Paris, 1980.
- M. Bardet : "La fin du paysage", Anthropos, 1972.
- Y. Zeitoun : "La notion de paysage"  
in Architecture d'Aujourd'hui n° 145, 1969.
- Sylvie Rimbert : "Les paysages urbains", A. Colin, Paris, 1973.
- Cf. enfin sur le paysage comme espace tactique et stratégique :  
"À quoi sert le paysage ?" - Article d'Yves Lacoste, in :  
"Hérodote" n° 7, 3ème trimestre 1977.



#### 4.1.1. URBANISER LE PAYSAGE

##### 4.1.1.0. *La sitologie comme avatar de l'urbanisation des paysages.*

Au niveau de l'évidence cartographique mondiale, il va de soi que l'emprise des villes ne cesse de gagner sur le territoire des campagnes, des forêts et des zones incultes. La ville a été souvent comparée à un cancer du paysage. Mais ce grignotage interminable indique une logique de transformation du paysage qui a été opérante bien avant l'explosion de la cité industrielle.

Le processus d'urbanisation commencé il y a longtemps mais systématisé en Occident à partir de la Renaissance, est en fait la mise en ordre générale du paysage. L'organisation de la ville ne touche pas seulement à l'aménagement réglé de tout ce que son périmètre enclot, mais, avec elle, se dessine déjà la distribution raisonnée du paysage qui l'environne. En ce sens, urbaniser c'est bien plus que faire des villes, c'est faire entrer tout le paysage dans un système totalisateur qui met en réseau, "quadrille", "interconnecte" (selon la mode des concepts) le spatial et le social tout à la fois.

L'urbanisation touche ainsi à tout ce qui sur la planète est redevable d'une organisation topologique raisonnée. Son extrême efficacité, elle la doit à deux fondements dont Françoise Choay vient de montrer l'aspect non seulement capital mais de surcroît paradigmatique : la Règle et le Modèle (1). On lit dans cette archéologie de la pensée urbanologique comment ces deux opérateurs qui paraissent pourtant heuristiques et douteux dans la mesure où ils ont été enfantés par le perfectionnisme utopique, n'en trouvent précisément que plus de pouvoir secret dans la mesure où ils sont archétypiques. Le réel s'appuyant sur des chimères, cette duplicité ne cesse encore de nous tromper sur la nature de la genèse urbaine désormais contrôlée.

Mais elle nous trompe encore plus quant aux transformations de l'objet sitologique. Le nouveau savoir du site a évacué du champ du paysage tout ce qui n'eut pas été utile à la planification exacte. En ce sens il applique à l'ensemble du paysage une logique de la planification qui, naguère, cherchait encore des assurances scientifiques. Et la sitologie s'inscrit comme un des avatars du processus d'urbanisation générale.

*4.1.1.1. Conservation des sites et constructivité des sites sont les deux index opératoires qui, par effet de retour, orientent l'attitude gnoséologique du sitologue de premier type.*

Les deux formes de gestion du site sont assez connues de par leur répercussion dans les "media" et leur présence dans de nombreux aspects du quotidien pour qu'on en développe plus amplement le contenu. Quelques remarques s'imposent toutefois.

1) La vaste entreprise de protection des sites qui met actuellement en oeuvre le plus grand nombre possible de compétences et a fait valoir ses *requisit* en de nombreuses réglementations est basée sur une idée très simple qui a réemployé des thèmes communs à l'écologie et au culturalisme : le progrès est mauvais, l'équilibre entre la matière et le travail et celui entre la production et la reproduction de la terre sont rompus. Le paysage se dégrade, se détériore. Protégeons-le, respectons-le, sauvons-le. Ceci est la trame d'un discours actuellement courant dans la "doxa vaga" et que plus d'une quarantaine de plaquettes départementales avaient répercuté entre 1970 et 75 sous des titres très semblables : "Protégeons le Dauphiné", "N'abîmons plus le Périgord" etc... (2). Les titres n'étaient que partiellement pertinents puisqu'il s'agissait en fait de recommandations architecturales bien techniques, vêtues pour la circonstance d'un propos écologique.

Il n'est pas évident que les finalités de ce dernier courant soient semblables à celles de la construction, mais ces énoncés d'un nouveau ton dans les discours de l'aménageur indiquaient qu'une réintroduction massive du temps de l'histoire dans l'urbanisme était en train d'avoir lieu. Nous en voyons actuellement les aboutissants avec l'accent actuellement mis sur la réhabilitation plutôt que sur la rénovation.

2) Il faut noter que la recherche d'une conformité à un modèle ancien pour la partie architecturée du site, et à un modèle stable, ou le moins évolutif possible, pour la partie géomorphologique montre bien en quel sens la protection des sites s'oriente, quelque heureux que soient ses effets. Il s'agit bien d'une autre forme de normalisation de l'espace. Même en contingentant l'apparition de nouveaux aménagements, même en favorisant le pré-existant qu'elle laisse être, cette disposition gère bien toujours l'espace. En énonçant qu'on n'y doit pas toucher, elle encadre telle parcelle de territoire d'un statut tout aussi contraignant. "La politique des sites est avant tout une politique associant "contraintes juridiques et un volet de propositions dynamiques appuyées sur une large concertation avec les intéressés" dit Gilbert Simon en parlant de la protection des sites (3). Les contraintes sont bien données en préalable et il s'agit bien d'une manière, dans ce cas détournée, d'urbaniser le paysage.

3) La constructivité des sites implique de son côté un horizon délibérément technique. Il s'agira de faire le tour des contraintes sítologiques dont il doit être tenu compte et l'important est donc de bien distinguer les divers aspects du site à considérer les uns après les autres. Le site ne prend alors sens qu'au gré de sa capacité à la constructivité. Et le délitage de l'épaisseur complexe du paysage s'effectue selon les clivages technologiques (densité du sous-sol, hydrographie locale, vents dominants, ensoleillement, températures saisonnières moyennes, structure foncière, etc...)

4) La logique d'analyse du site est donc commandée par ces deux finalités opératoires de la conservation et de la constructivité. On va voir comment les représentations du site posent un problème où la forme de réponse est récurrente.

*4.1.1.2. La logique de décomposition du paysage essaie d'aller du complexe au simple. C'est la mise à plat d'une série d'éléments sitologiques, dans lesquels le morphologique est souvent la raison dernière. C'est la première réponse à la question : "Comment construire sans casser le paysage ?"*

Jusqu'aux années 70, on ne possédait guère d'exposé systématique de la procédure sitologique. Difficile donc de faire l'analyse logique des axiomes et présupposés qui restaient implicites. Parmi les ouvrages parus ensuite, le "Sites et Sitologie" de M.M Faye, Tournaire et Godard me paraît tout à fait exemplaire. Ouvrage remarquable, énergique dans sa philosophie du site, péremptoire dans ses analyses perceptives, précis dans la méthode architecturale proposée, il est de surcroît abondamment illustré, et ce dernier trait va aussi nous être utile.

L'ouvrage est complexe et renvoie aux deux attitudes principales du sitologue que nous essayons de mettre à jour. On y retrouvera ainsi à maintes reprises le concept d'"intégration de l'architecture au site" qui est propre à la seconde attitude. Mais d'une part, dans "Sites et Sitologie" on observe toujours un rapport dialectique entre la rationalisation du paysage et la construction (alors que la seconde attitude invite plus fortement au tropisme et à l'effacement de l'apparence architecturale) et d'autre part, deux modèles y sont largement développés qui ressortissent à la première attitude : le modèle systémique et le modèle morphologique.

4.1.1.3. *Le modèle systémique* se formule ainsi : le paysage est actuellement cassé et détruit. Il y a perte du bon équilibre entre organisme, fonctions et environnement. Il faut retrouver cet équilibre. On voit bien ici que la *métaphore biologique* est un peu lointaine. Qui est l'"organisme" en définitive, l'homme ou l'objet architecturé ?

L'enchaînement rapide d'assertions en série qui tient lieu d'analyse dans "Sites et Sitologie", comme en bien d'autres discours sur ce thème, cache un gauchissement métaphorique non maîtrisé qui court tout au long des emboîtements par lesquels est engendré le modèle systémique.

Deuxième degré : le modèle biologique se redouble en *modèle harmonique*. Il doit y avoir harmonie entre organisme et environnement, dit-on ; c'est le réemploi des théories de Rudolph Arnheim cité par les auteurs : "Un organisme qui est en harmonie avec son environnement possède d'une façon ou d'une autre une représentation intérieure de l'ordre et de la régularité de cet environnement". Citation énigmatique si l'on n'a pas d'abord distingué un tant soit peu l'analyse de la perception du site, de l'analyse du site, et si l'on ne s'est pas demandé par quelle harmonie pré-établie l'accord se fait entre un ordre "en soi" du paysage et l'ordre perçu par l'"organisme".

Troisième degré : apparition du *modèle systémique*. Le paysage est un système plutôt clos et présenté selon le paradigme linguistique saussurien : aucun changement d'élément n'est indifférent. Ainsi :

"Dans cette optique le système "site" apparaît comme une structure finie, achevée et en quelque sorte saturée. L'adjonction d'un nouvel élément est impossible, seul le changement d'un élément donné par un élément analogue visuellement \* peut être envisagé. Le problème de la

---

\* Nous soulignons.

Sitologie est donc de définir quels sont les éléments interchangeableables et sous quelles conditions les nouveaux éléments peuvent être considérés comme analogues" (id. p. 118).

Voici donc établie la première forme d'objectivation du paysage. L'apparente complexité théorique recouvre une simplification du matériau. Le biologique dont on connaît la délicatesse et la complexité se fond dans l'harmonique, qui s'intègre lui-même dans le systémique. A partir de là se trouve validé "l'oeil froid de l'entomologiste" qui serait l'attitude idéale du sitologue à en croire les auteurs (p. 22).

4.1.1.4. *Le modèle morphologique* commence par un découpage géomorphologique. La typologie proposée recoupe les critères optima entre le géographique et le géologique. On propose ainsi l'emboîtement de trois séries d'unités allant de la plus petite à la plus grande : le géotype (mare, vire, bouquet d'arbres), le géofaciés et le géosystème (10 à 100 km<sup>2</sup>). Cette typologie segmentaire étant établie, on accède à la notion d'un *objet-site* qui aurait ses lois propres et naturelles.

Cette "naturalité" s'enracine promptement dans un *modèle psycho-esthétique* qui est le second degré du modèle morphologique. Le paysage est alors donné comme une *organisation de formes perceptives*. On notera dans les pages 20 et suivantes un mélange étonnant entre un vocabulaire psychométrique et les théories de Köhler. Les "paramètres" à "identifier", "déconnecter", puis "recomposer" se mêlent sans pudeur à la théorie désormais classique du rapport dynamique entre la figure, le champ et le fond. Tout ceci aboutit en définitive à un mécanisme du paysage, option confirmée par l'abondant usage qui est fait des théories de J.J. Gibson (5). Etonnante réduction de la dynamique gestaltiste qui se perd dans des énoncés de ce type (dont nous sou-

lignons les mots symptomatiques) : "Les faits psychiques sont des formes, c'est-à-dire des unités organiques qui s'individualisent et se limitent dans le champ spatial des perceptions et des représentations" (p. 72). Ou encore : "chaque forme est une fonction de plusieurs variables" (p. 33).

Troisième degré qu'on pouvait attendre dès lorsqu'une objectivation des rapports morphologiques était amorcée, le critère de la bonne forme trouve ses modèles dans *l'esthétisme pictural*. Cézanne et Matisse sont ici invoqués, autorisant apparemment une dérive donnée pour naturelle. Un paysage bien harmonisé, avec une architecture bien intégrée, doit donner le même plaisir, le même sentiment qu'un paysage pictural. Le *modèle esthétique* devient le critère de la bonne composition paysagère. Raccourci saisissant entre le "paysage" comme genre pictural et le site. Le paysage prend alors une allure des plus conventionnelles et dont les exemples se puiseraient plus chez Poussin, chez Le Lorrain ou chez les paysagistes anglais du XIXe siècle, que chez Cézanne et Matisse qui cultivèrent ce qui manque précisément à cette conception du paysage : le *blanc*, *l'absence*, *la respiration*, trois modalités très propres nous semble-t-il, à la perception ordinaire du paysage.

Mais le paralogisme guette même l'intérieur de la théorie ainsi édifiée. Car est-il pertinent qu'une théorie esthétique bien particulière liée au perspectivisme soit le modèle de la structuration du site ? Et comment en ce cas la géomorphologie aurait-elle une cohérence par soi ?

On aura compris qu'un devoir-être du paysage se substitue au pouvoir-être. A la psychologie de la forme, on emprunte un modèle "subjectif" par nature auquel on octroie une normativité objective

et une pertinence universelle. La bonne manière de percevoir le paysage autorise l'imposition de "la bonne forme", et par là donne vérité et pertinence à la bonne manière de manipuler le paysage.

En définitive le modèle systémique et le modèle morphologique concordent sans peine dans un même processus de décomposition et de simplification du paysage en variables sitologiques. Tout est clos, plein, compté et justement contrasté. La véritable complexité commence avec l'impondérable, l'ouverture possible, la combinaison improbable, le changement non escompté. Ces virtualités étant mises en état d'absence par les auteurs de "Sites et Sitologie", la question dernière devient infiniment plus simple pour l'architecte sitologue : Ce paysage a-t-il une "structure faible ou forte" ?

4.1.1.5. *L'analyse du site à protéger et à utiliser architecturalement ne prend sens que selon le bon "point de vue" : celui du sitologue.*

L'analyse du site ainsi menée aboutit à produire un outil extrêmement simple, dualiste et visuel. Il faut signaler les parti-pris pratiques qu'on peut relever dans le même ouvrage qui nous semble exemplaire d'une attitude sitologique du premier type.

1) *Le point de vue (visuel)*. Les sensations évoquées dans l'analyse du site sont strictement visuelles. A croire que toute forme soit exclusivement visible : "lorsqu'on observe un paysage ce ne sont pas les éléments de ce paysage qui pénètrent l'oeil, mais bien la lumière" (p. 42).

On parle souvent aussi de la "lisibilité de l'échelle". Notons qu'il est pourtant fait mention un peu plus loin des sensations



tactiles et kinesthésiques. Mais le développement du texte est mêlé d'une manière si étroite à la monstration iconographique que ces intéressantes remarques seront vite oubliées. En effet, toutes les idées-clés : le rapport figure/fond, la lisibilité de l'échelle, la typologie des Sites, les "niveaux scalaires", etc... tout cela est abondamment et excellentement illustré. Et on ne sait en définitive du texte et de l'iconographie, lequel soutient l'autre.

2) *Un seul point de vue.* Le piège du perspectivisme n'a pas été évité. On nous montre ainsi des villages dont l'intégration au paysage est exemplaire. Le tropisme des formes, l'harmonie des lignes sont sans défauts. Mais l'analyse des maquettes graphiques montre bien que la 3e dimension est alors simplifiée. Le paysage s'aplatit en deux ou trois silhouettes formelles facilement géométrisables. Inutile de dire que la 4e dimension n'est pas prise en compte : c'est-à-dire la variation temporelle, la succession des points de vue. Ce clocher qui pointe précisément là où le mont culmine à l'horizon, ou cette maison qui est une injure, un crachat dans le paysage (p. 84) d'où les voit-on ? Toujours du meilleur ou du plus mauvais point de vue. On ne tourne point autour de l'objet observé, alors que cent mètres plus loin la photo eut été peut-être fort différente et la démonstration boiteuse. La belle harmonie morphologique, la bonne "stabilisation de l'oeil sur un point d'appel" qui sont le critère d'une bonne composition sitologique ne valent donc que du point de vue idéal.

4.1.1.6. *La décomposition du paysage en variables sitologiques cache l'idée de composition démiurgique. Le sitologue qui urbanise le paysage fait comme si les éléments fictivement séparés étaient à recomposer selon la bonne manière, ce présupposé implicite en masquant un autre encore moins aperçu : l'idée de maîtrise du site.*

Pour reprendre la belle expression de J.M. Roux, la sitologie s'ingénie à poser des "territoires sans lieux" (6). Le lieu a toujours rapport à l'habitable. Il a toujours quelque trait singulier. Il n'est pas représentable sans la connotation d'un temps précis et historié. Voilà pourquoi le lieu a donné plutôt matière à philosopher qu'à géométriser dans l'histoire de notre pensée. Comme l'étendue a remplacé le lieu dans le savoir rationnel, ainsi le site remplace le paysage.

Pourquoi cette obstination à obtenir un espace abstrait et justement décomposable ? C'est la condition de possibilité de l'entreprise démiurgique. La rationalisation de la connaissance du paysage autorise toutes opérations de combinaisons bien maîtrisées. Le sitologue devient ainsi le maître des nouvelles liaisons entre éléments disjoints. Dans "Les paysages urbains" (8) qui est le premier essai de bilan de la sitologie urbaine, Sylvie Rimbart donne de ce parti systémique un aperçu décisif : "Les méthodes suivies par les théoriciens se proposent au moins cinq objectifs : classer les éléments du paysage, classer les combinaisons de ces éléments, décrire les relations complémentaires de ces éléments, décrire les rythmes d'évolution de ces combinaisons, et à partir de ces observations raisonnées, prévoir les distributions futures des types de paysage en distinguant la part des mécanismes connus de celle due au hasard" (p. 137 et 138).

Cette perspective de reconstruction du "système" paysager qui anime l'entreprise sitologique est une attitude mentale peu aperçue de ceux qu'elle affecte, mais qui a parfois ses lapsus. Ainsi on glisse facilement du juste partage d'interventions entre la protection du site et sa constructibilité, à l'englobement de la première volonté par la seconde. Ainsi dans un article dont le titre est éloquent "Construire un paysage urbain", et qui a le

grand mérite de prendre parti sans cultiver l'ambiguïté, Alain Sarfati (7) énonce : "Notre projet est d'enrichir le paysage. N'hésitons pas à utiliser la richesse des matériaux qui nous est proposée, de la fonte au néon, du polyester au grès, de la glace au panneau de béton". Point de déguisement écologique dans cette déclaration qui campe en fait la forme extrême d'urbanisation du paysage. Le projet s'y reconnaît comme délibérément créateur. Les éléments donnés sont au même rang que les éléments créés, tous contribuant à une "architecture urbaine" (p. 77).

L'urbanisation du paysage trouve dans cette acceptation lucide de l'artefact un aboutissement tout à fait logique. Et la reconnaissance de cette volonté démiurgique est sans doute préférable à ce faux compromis entre le système du site et les contraintes de l'architectonique constructive qui a pour effet de durcir l'aspect normatif de l'urbanisation sans que le gain d'intérêt pratique soit bien évident, et de schématiser les théories empruntées. Ainsi le choix d'un seul modèle de perception très simplifié ne rend compte ni de la complexité réelle du site ni des modalités quotidiennes selon lesquelles le paysage est perçu.

---

(1) F. Choay : "La Règle et le Modèle", Paris, Le Seuil, 1980.

(2) Les 43 plaquettes de recommandations architecturales émanent des Conseils généraux et D.D.E. et dont la DAFU a fait le résumé et le bilan en mars 1975 : "Quelques réflexions sur des plaquettes départementales de recommandations architecturales".

(3) G. Simon : "La protection des Sites" in "Monuments historiques" n° 106, décembre 1979.

- (4) B. Faye, P. Faye, M. Tournaire, A. Godard : "Sites et Sitologie - Comment construire sans casser le paysage". Paris, J.J. Pauvert, 1974.
- (5) J.J. Gibson : "The perception of the visual world" Houghton, Mifflin, 1963.
- (6) J.M. Roux : "Territoires sans lieux", Paris, Dunod, 1980.
- (7) A. Sarfati : "Construire un paysage urbain" in "Urbanisme" n° 175, décembre 1979, p. 76, 77.
- (8) S. Rimbart : "Les paysages urbains", Paris, A. Colin, 1973.

#### 4.1.2. PAYSAGER L'URBAIN

##### *4.1.2.0. Le paysagisme comme réintroduction du sens dans la sytémique urbaine.*

Le second grand type d'attitude sitologique que nous voudrions camper a une certaine place historique. Vu l'ampleur du mouvement d'urbanisation générale dans les années 50 et 60, l'attitude "paysagiste" était inévitablement estimée marginale. On la jugeait inutile, ou opératoire au niveau du second oeuvre ou des finitions. Il suffit de faire l'examen des plans des grands ensembles des années 50 à 60 et de les comparer à la réalisation pour voir que l'intention paysagère était purement "morale" comme on dit. Les "espaces libres" bien qu'à peu près plantés, ont été laissés sans entretien par la suite. En un an ou deux, ces surfaces libres qu'on jugerait maintenant remarquablement vastes, tant la pression foncière s'est modifiée en vingt ans, étaient devenues des terrains vagues, ceux que Christiane Rochefort décrit dans "Les petits enfants du siècle". L'idée de fonction primordiale (dormir, manger, se reproduire, s'éduquer) prévaut alors largement sur celle de qualité de confort qui surviendra par la suite.

Deux thématiques se lèveront vers la fin des années 60, qui vont préparer ce nouvel objectif : paysager l'urbain.

La première thématique sera celle du qualitatif dont l'urgence sera très évidemment rendue aigüe par les revendications soixante huitardes et les interprétations que le pouvoir en fait. On pose alors la question du confort, on lance des programmes de recherche sur le coût du confort, sur ses "indicateurs sociaux". Le qualitatif devient un thème essentiel dans les discours de l'aménagement, et un argument nouveau, selon la séquence trop habituelle, pour relancer la consommation sur de nouveaux dispositifs et de

nouveaux objets. "Les notions de confort et de qualitatif apparaissent comme susceptibles d'être mises en équation : pour chaque catégorie socio-professionnelle déterminée avec l'outillage habituel des variables sociologiques, correspond une définition du confort atteint et une définition technocratique du confort rêvé (...) En même temps qu'elles créent des besoins de consommation, les sociétés capitalistes valorisent la réussite sociale, en d'autres termes, elles imposent à leurs membres la croyance collective en la désirabilité de l'ascension dans l'échelle des catégories sociales. Le discours publicitaire se fait entre autres le véhicule de cette mystification qui veut assimiler consommation, confort et ascension sociale" (1). Ainsi très vite survalorisée et connotée dans un sens partial, la notion de qualitatif aura pourtant une efficacité quant à la reprise en compte de la dimension poético-paysagère de l'urbain.

Deuxième thématique : la vague sémiologique arrive à point nommé pour apporter critique et évolutivité aux conceptions de l'espace commandées par un fonctionnalisme borné. Le "supplément d'âme" qu'elle apporte à la juxtaposition et à l'empilage des fonctions bien distinguées, c'est le sens. L'analyse structurale dont on connaît les origines linguistiques et ethnologiques donnera naissance, par une série de transformations laborieuses qui devront beaucoup à l'école de A.J. Greimas (2) à une sémiotique de l'espace (3).

Le paysage urbain est alors compris d'abord comme un tissu de relations signifiantes qui forment le code ultime d'une composition générale de l'espace. Eléments classiquement reconnus comme "urbains", et éléments paysagers ressortiraient en définitive à des lois d'ordonnement universellement valables.

La seconde hypothèse de la sémiotique de l'espace est capitale pour notre propos. On en trouve une formulation tout à fait remarquable dans le travail peu connu de Jan Tučný (4). La distinction entre nature et artifice devient tout à fait secondaire. Les démonstrations écologiques rencontrent paradoxalement les visées économicistes dans la formule : "Tout est artefact". Les premiers veulent sonner le glas, les seconds veulent en tirer profit en produisant une image entropique fatale. Mais la question fondamentale est en fait celle d'une interprétation de l'environnement radicalement différente. C'est l'hypothèse du *paysage fini*. "Le paysage artificiel se développe, remplace le paysage "naturel" infini et variable sans limites. Il exige et instaure des réactions qui ne sont plus d'ordre "naturel" séculaire. Elles ne sont plus transmises et perpétuées culturellement ou même génétiquement, sans l'influence de la stabilité des rapports avec l'environnement naturel, ou à la rigueur, de la stabilité du rapport "concepteur/producteur/usager" relativement non éclaté. Le milieu artificiel qui a circonscrit le "paysage naturel" ne peut plus être, à la différence du dernier, considéré comme fruit d'accidents fortuits, mais bel et bien comme une création intentionnelle et ponctuellement consciente" (Cf. (4) p. 13 et 14). Il faut donc entendre en deux sens l'expression : la *fin* du paysage (5).

La course à l'exploitation urbanistique d'une réserve de paysage sauvage ou disponible est bien finie. Les années 70 auront vu le retour à un réalisme empreint de pessimisme dans la prise en compte de l'environnement. L'avidité quantitative dont l'absurde transparaît est remplacée par une exploitation qualitative de ce qu'il est devenu courant d'appeler : "le cadre de vie". Il importe donc de connaître le réseau de significations par lequel l'espace se trouve qualifié. La sémiotique arrivait bien à point nommé.

#### 4.1.2.1. *La thématique de l'intégration architecturale.*

Le concept d'intégration architecturale (intégrer au site) qui a été très employé durant les cinq ou six dernières années, et qui le reste encore, est chargé d'ambiguïté.

La problématique de sauvegarde et de conservation du site tend en effet à produire un objet, figé, classé historiquement, où toute construction, tout aménagement doit se fondre comme par un extrême tropisme. C'est vouloir enlever le temps au paysage, annihiler toute possibilité de changement. Bernard Lassus a fait une belle critique de cette position théorico-pratique. Nous en relatons l'essentiel (6) :

1) L'intégration absolue n'existe pas. C'est un concept logique et non un paradigme opératoire. "Le plus souvent l'apport d'une construction ou d'une chose implique un nouveau paysage, ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle doit ou qu'elle peut être totalement enfouie physiquement, et rarement visuellement". On connaît les exercices pratiques proposés en ce sens dans les "jeux paysagers" de B. Lassus ("Similitudes et différences" et "Le déplacement" (7).

2) Un paysage, ce n'est pas que de l'espace, c'est du temps. L'évolutivité doit toujours être prise en compte. Ainsi : le croissance végétale ou le dépérissement, les mille modifications humaines effectuées dans le quotidien. En bref, l'intégration est toujours très ponctuelle. Demain, les données d'ensemble peuvent changer.



3) La thématique de l'ajout ou du marquage développée dans la première attitude (urbaniser le paysage) perd alors sa pertinence au profit de celle de création, ou recreation perpétuelle du "substrat paysager".

Le concept d'intégration est donc boiteux, et son usage souvent trompeur sur la nature de ce qu'il désigne.

Il présuppose en effet une sorte de pré-existence en soi d'une matière première sur laquelle l'aménageur et l'architecte viendraient ensuite oeuvrer.

On dénonce donc ici l'idée du *paysage comme fond*, comme vérité normative, vérité "naturelle", qui imposerait que celui qui intervient fasse excuser les surajouts qu'il apporte par une extrême discrétion. C'est ignorer la loi esthétique du minimum efficace qui est une des grandes composantes de la seconde attitude sitologique.

Cette manière de redonner importance aux petits éléments jamais négligeables dans un système signifiant, et la mise en équivalence logique des éléments urbains et des éléments paysagers (cf. "Le paysage fini" : 4.1.2.0) favorise une conduite qui paraît suivre de près le modèle du jardinage.

#### 4.1.2.2. *Composition mimétique, structurale ou "sensible".*

Contrairement au sitologue de premier type qui avait une attitude démiurgique, celui de second type aura volontiers une attitude jardinière : savoir compter avec le temps, comprendre avec soin le visible et l'invisible dans l'existence des éléments sur lesquels on veut opérer, cultiver enfin les virtualités d'une matière sans la contrarier systématiquement.

La qualité mimétique est donc ici requise. Mais il ne s'agit pas tant de mimer les formes que de mimer les relations significatives entre les termes. Il s'agit de retrouver des environnements où les divers règnes de l'univers soient harmonisés. Présence concertée, donc, du minéral, du végétal et de l'humain.

Cette composition mimétique est appliquée de diverses manières. En voici quelques exemples :

- *Le retour de la nature en ville* peut se lire dans le soin particulier qu'on apporte aux espaces verts dans la conception urbaine. Les équipes d'aménageurs des villes nouvelles ou de nouveaux quartiers mettent les paysagistes à contribution dès la phase de projection. Le "vert" ou l'eau deviennent (ou redeviennent) un matériau comme le béton ou le bois. L'air du temps est bien sûr empreint de cette odeur de persil ou de serpolet qui pousse, ou *pourrait* pousser, sur la jardinière du balcon, d'un immeuble enfumé par les pétarades de la circulation. Le jardin est devenu un "modèle de la gestion du monde" selon l'expression d'un récent mensuel (8).

- La conception du bâti se plie elle-même de manière quasiment courante à un travail de mise en perspective où l'on prend soin de l'aspect "paysager" de l'ensemble, attention réservée autrefois à l'architecture de commande ou de prestige. Voici un exemple pris au ras d'une pratique de chantier, en l'occurrence tout à fait exceptionnelle, et animée par Lucien Kroll, exemple beau de par la modestie même de son ambition. C'est le droit des maçons à paysager librement le béton en le marquant d'une *signature* (9) dont le contenu est un naturalisme vernaculaire. "Les coffreurs, tôt au matin, avaient glané des déchets de haies, des feuilles, des thuyas, etc... Un vrai fossile plus éducatif pour les enfants que les bétons schizophréniques coulés sur des coffrages bakélisés" (10).

- Paysager l'urbain, ce peut être encore voir la ville comme un paysage. Car, après tout, à côté du manichéisme naturaliste, l'urbain a fait amplement partie du fond paysager utilisé dans la peinture depuis le bas Moyen-Age, jusqu'à aujourd'hui. Le concept même de "*paysage* urbain" retrouve aujourd'hui une pertinence et s'enrichit d'une sensibilité que les décades précédentes ont nié. Il ne fait pas de doute que le nouvel et récent éclatement de la palette urbaine ressortit à l'apparition de ce thème. Les coloristes de façades, négligés depuis la fin du Grand siècle, retrouvent un statut de responsabilité dans la production du cadre de vie urbain. La brèche de l'art "à 1 %" s'agrandit ainsi peu à peu.

- Il faudrait enfin noter quels présupposés sont engagés par "l'analyse sensible des sites" actuellement de mise dans la pédagogie architecturale. S'inscrivant en faux contre l'exclusive fonctionnaliste, elle suppose une *correspondance*, littéralement inouïe depuis le XVIIe siècle (sauf dans certains aspects du romantisme), entre le domaine des choses et le domaine des perceptions et des mots. Accord entre un paysage qui *se* fait sentir et la capacité de l'homme à ressentir. La réalité de la correspondance met donc en jeu l'ajustement entre une production (artistique) de l'espace, et une perception (esthétique) de l'espace dont il faut débattre maintenant. Notons encore que le terme même de sensible garde ici une belle *ambiguïté* puisque par une sorte de projection, la sensibilité s'objective, et qu'un objet peut être qualifié de "sensible". Par dessous les hésitations d'un langage qui conduit parfois à des *paralogismes*, on sent bien que le départage entre objet et sujet n'est plus la chose essentielle. C'est le problème de la composition qui prévaut. Tout un chacun "composerait" à sa manière. Il s'agit de savoir qui donne le ton.

#### 4.1.2.3. *Les opérateurs du paysage urbain.*

On aura compris que les nouveaux sitologues ne comptent plus sur un modèle objectiviste et positif qui expliquerait tout paysage par le seul jeu d'une série de paramètres ou de variables, jeu complexe, mais qui serait maîtrisable quand on a prise sur les bons mécanismes.

Les débats du colloque d'Arc et Senans (3) ont marqué sur ce point un virage décisif. Il existe toujours des "urbanisateurs de paysage", mais leur position devient peu défendable dès qu'ils abordent la complexité d'une opération d'aménagement qui ne peut plus négliger actuellement la dimension de l'impondérable usager, ou les questions concernant la *qualité* du cadre de vie. Les nouveaux sitologues ne peuvent plus être des géomorphologues qui ont fait un peu de psychologie de la forme.

Ce n'est donc plus la question de la bonne perception qui se pose, mais celle de la pluralité des perceptions. A la phase de la "belle âme" sitologique, succède sans doute celle de la "conscience malheureuse" (11). La générosité démiurgique laisse la place à un réalisme de la différence. Il y a au moins deux manières de percevoir le paysage urbain : celle du spécialiste, et celle de l'usager. Et encore faudrait-il diversifier cette typologie en distinguant des sous-variétés, examen qui pourrait être très instructif.

A la réintroduction d'un pluralisme perceptif et de la dimension singulière, ou "subjective", il faut ajouter une reconnaissance de la capacité active de l'habitant. Cette reconnaissance reste très rare dans les milieux professionnels mais quelques praticiens et

théoriciens de l'espace dont nous parlerons plus loin ouvrent une voie qui devrait faire précédent.

Théoriquement, le producteur d'espace et l'utilisateur se retrouvent sur le même rang devant le paysage urbain. La conception gestaltiste dont on avait vu l'emploi schématisé dans le premier modèle sitologique reste toujours pertinente dans le second modèle, mais elle est affinée par les concepts sémiologiques. A la forme s'adjoint le signe. Toute la question se joue dès lors entre une écriture et une lecture. Le paysage urbain est lisible par l'utilisateur et le spécialiste comme s'il avait été écrit. Et l'écriture du paysage urbain implique une bonne lisibilité.

Le concept de lisibilité sera très usité dans les discours architecturaux entre 1966 et 1976. Il permettra même de justifier n'importe quoi. On disait alors qu'une façade pouvait être "transparente", "lisible". Citons des expériences plus sérieuses qui eurent cours au colloque d'Arc et Senans (12). La théorie du "risque architectural" est à fonder sur une "calligraphie du visible". "A un niveau symbolique, cette notion d'écriture devrait permettre d'articuler la problématique des réactions visuelles des habitants paysagistes en environnement urbain". La multiplicité des "déterminations signifiantes du tissu urbain" appelle une "grammatologie de la ville".

La dimension proprement sémantique vient bien évidemment diversifier les déterminations qui orientent la perception. Il n'y a pas qu'une "bonne forme" dans la perception, mais encore le jeu complexe de registres de sens. Un paysage est toujours perçu à travers un jeu de différences sémantiques : sens prosaïque, sens symbolique, sens imaginaire. Ce procès de donation de sens est à juste titre appelé une "invention". "Par rétroaction cyclique entre

perception et création architecturale, on en arriverait à une "invention toujours croissante" (13).

Voici donc dessinée une nouvelle géographie de la production paysagère. Le manichéisme intransigeant entre producteurs professionnels de l'espace et consommateurs devient douteux. Les études sémiotiques auront peut-être imposé un code de lecture du paysage dont on pourra critiquer l'unicité, la lourdeur et une prétention à l'applicabilité pratique qui n'est pas évidente sur le terrain. Mais elles ont contribué à casser un modèle reçu qui a fait bien des ravages dans l'urbanisme et l'architecture. Et ce changement de point de vue tient en une double proposition :

1) Les écritures et les lectures d'un paysage urbain ressortissent à une même grammatologie de l'espace.

2) Comme les producteurs d'espace, les usagers ont une capacité à agir sur le paysage soit par l'interprétation perceptive, soit pour l'activité quotidienne.

Il est certain que la seconde proposition reste pour bien des sitologues un pieux souhait, un horizon beaucoup plus théorique que pratique. De fait, entre l'opérateur professionnel et l'opérateur usager on favorise volontiers une hiérarchie où le Paysagiste professionnel (paysagiste, urbaniste, architecte), donne le bon sens de lecture. Pour situer la gamme des partis théoriques représentés au Colloque d'Arc et Senans, comme au Colloque sur la sémiotique de l'espace (1973), on pourrait citer des positions très proches du premier type sitologique présenté plus haut, telle celle de Philippe Boudon qui déclare d'une part que le paysage urbain est une totalité ouverte, et d'autre part que l'architecte crée des tota-

lités et que l'usager *perçoit de même*, ou celle de W. Warburton qui parle d'une "optimisation de l'application de l'esthétique au développement urbain". Puis, tout à l'opposé, les propositions déjà citées de B. Lassus, ou celles tout à fait remarquables de Peter Cook et de Glean Chase (14) qui dépassent le champ purement sémiotique. Chez ces chercheurs, le travail d'analyse envisage d'emblée des situations d'environnement où c'est la perception de l'homme du commun qui devient le critère de lecture du paysage urbain. La mise en plan du concept d'*effacement* comme opérateur fondamental du vécu paysager ordinaire échappe d'ailleurs au domaine de l'actuelle sitologie opérationnelle qui jusqu'à nouvel ordre, ne prend en compte ni les actions de l'usager, ni leur intentionnalité.

La seconde figure du sitologue nous amène donc par ses prolongements extrêmes à l'évocation d'une négation du pouvoir sitologique. A une anti-sitologie, ou une para-sitologie que nous allons aborder.

Poussée à bout, la question paysagère finit par changer de centre de gravité et propose un parallèle dont nombre de sitologues voudraient ne pas s'encombrer, le parallèle entre producteur de paysage et consommateur. La nouvelle forme de la question est donc la suivante :

*Le paysage urbain n'est-il qu'une composante de l'aménagement, un paramètre de la production de l'espace aménagé et bâti, ou une réalité quotidienne des usagers ?*

- (1) Cf. Maffesoli et Alii : Besoin, désir. Eléments d'une recherche sur le qualitatif. Grenoble, UER Urbanisation, 1973. p. 12 et 13.
- (2) Cf. "Du sens", Paris, Le Seuil, 1970.  
"Sémiotique et sciences sociales" Paris, Le Seuil, 1976.
- (3) Cf. le précieux recueil relatant les Actes du "Colloque sur la Sémiotique de l'espace" de 1973. Paris, Denoël-Gonthier, 1979.
- (4) Jan Tučný : "Signe Spatial" (thèse) UER Urbanisation de Grenoble, 1977.
- (5) Bardet (M) : "La fin du paysage", Paris, Anthropos, 1972.
- (6) Cf. "De l'ambiance au démesurable" in "Actes du Colloque d'esthétique appliquée à la création du paysage urbain" Arc et Senans, sept. 1973.
- (7) Cf. Lassus Bernard : "Jeux", Paris, Galilée, 1977. p. 69 sq.
- (8) "Le jardin, modèle de gestion du monde" Le Sauvage, n° 71.
- (9) Entendu au sens que le mot avait à la Renaissance. Cf. M. Foucault : "Les mots et les choses", Paris, Gallimard, 1966, Chapitre II.
- (10) Lucien Kroll : "Ces artistes les maçons" in : "Urbanisme n° 165-166.
- (11) Cf. Hegel (G.W.F.) "La phénoménologie de l'esprit", Paris, Aubier-Montaigne.
- (12) Cf. (6). Début des Actes, "Rapport général" propositions 32, 33 et 29.
- (13) Idem. propositions 19, 20 et 21.
- (14) Idem. pp 151 et 177.



#### 4.2. PARASITOLOGIE

"Envoi parodique : vous qui construisez des jardins, ne faites pas des parcs, des espaces verts ; faites des marges. Ne faites pas des terrains de loisir et de jeux ; faites des lieux de jouissance, faites des clotures qui soient des commencements ; ne faites pas des objets imaginaires ; faites des fictions. Ne faites pas des représentations, faites des vides, des écarts ; faites du neutre..."

Louis Marin (1).

#### 4.2.0. PARASITOLOGIE ET PARASITISME.

Il n'est pas dans nos intentions de faire proliférer des jeux de mots faciles. Il faut tout de même s'expliquer sur la polysémie, en définitive riche, charriée par ce néologisme : parasitologie.

L'idée était venue dès le projet d'étude sur le vécu du paysage urbain (en 1978) qu'il existait une sitologie parallèle, ou une sitologie implicite. A la lettre, le site était parlé, exprimé d'une manière reconnue par le savoir, et d'une autre manière non reconnue, mais probablement très active dans l'existence urbaine. En ce sens il existerait une para-sitologie qui selon ses propres moyens façonne le paysage et lui donne vie au jour le jour ; ce serait la sitologie de l'habitant ordinaire.

Mais le jeu de mot quoique privé de sens étymologique quoiqu'on passe du "situs" latin dans le cas de para-sitologie, au "σιτος" grec (nourriture), dans le cas de parasite, glissait de lui-même vers l'idée de parasitisme dont nous avons un peu développé le contenu dans nos précédents travaux.

L'habitant procéderait en effet dans le quotidien à la manière d'un "ennemi de l'intérieur", déréalisant (2) patiemment ce que la conception de l'espace a imposé, il mine la charpente de la spatialité rationnelle, il grignote les évidences. Et ceci se fait à l'insu des représentations dominantes, par une tactique qui va du détour au tropisme.

Quelles sont les variations modales de la pratique parasitaire ? La fable sera ici utile. La comparaison riche de sens faite par J.V. Uexküll entre le monde animal et le monde humain mérite grande attention (3). Qu'est-ce que parasiter donc ? C'est :

- ou bien *se cacher dans*, pratique qui finit avec l'expulsion de l'autre ;

- ou bien *se couvrir de*, ou se déguiser comme le font certains crabes habillés de coquillages et d'éponges, comme Arlequin et ses damiers disparates ;

- ou bien *se retrancher derrière*, comme fait la larve d'une variété de guêpe dissimulant ses larcins nourriciers derrière une barrière d'écume, exemple pratique où le parasite subsiste en fonction de la dissimulation de sa présence ou de la propriété de son territoire ;

- ou bien *se fondre dans*, ce qui est une pratique isomorphique, ou homochromique selon les animaux, selon aussi les caractères des humains.

Le parasite du paysage remplace de manière analogue un site par un site sans que le sitologue averti ne s'en rende compte. En clair : ils ne perçoivent plus de la même manière, mais font

comme si rien n'était différent. Le brouillage (parasite comme bruit) est d'importance et fonctionne à trois niveaux.

1) Le sitologue embrouille l'immédiateté des rapports entre le paysage et celui qui l'habite par une cascade de médiations à la fois complexes et dont le système se donne pour unique.

2) L'habitant brouille obscurément le paysage reçu en procédant par l'effacement, la déréalisation ou la dérision (graffiti, détournements burlesques : les mille fonctions d'un chariot de supermarché).

3) Brouillage général : le sitologue et l'utilisateur font (dans le langage clair) comme s'il n'y avait pas de brouillage.

Les analyses toutes récentes à lire dans le précieux ouvrage de Michel Serres (4) amèneront un éclairage décisif à cette pensée parasitaire. Il s'agit d'un doute fondamental quant à la théorie des relations universelles. L'échange serait toujours floué, l'équilibre entre parties toujours rompu. C'est l'appui théorique pour une conception du monde où l'effacement vaudrait bien l'écriture, où le consommer déborderait le produire, où le singulier miterait l'universel.

Nous remettons ainsi l'habitant *dans* son paysage et non pas *en face* comme la sitologie le fait inconsciemment. Et cette intériorité n'est pas une mise en état d'insignifiance, contrairement aux apparences. Au dedans, bien des choses se passent.

D'évidence, au vu des indications ci-dessus énoncées, une théorie parasitologique n'aurait guère de sens. La logique des

opérations de l'homme du commun ressemble à l'existence du parasite : point par point, de place en place, ici d'abondance et là de disette. On commencera donc par l'accumulation d'une série d'éléments qui indiquent l'existence d'une parasitologie et illustre sa nature. On dégagera ensuite quelques concepts opératoires.

---

- (1) Fin de "L'effet Sharawadgi ou le jardin de Julie" in "Traverses" n° 5/6, octobre 1976. p. 114.
- (2) On peut comparer le concept de *déréalisation* développé dans notre travail : "Pas à pas", Paris, Le Seuil, 1979 (p. 111 sq) avec le beau concept d'*effacement* proposé par Glean Chase dans son intervention relatée dans les Actes du Colloque d'Arc et Senans (op. cit.) p. 177, et enfin, avec les plus récents développements qu'en a fait Michel de Certeau dans : "L'invention du quotidien", Paris, U.G.E. 10/18, 1980, pp. 19 à 29.
- (3) J. Von Uexküll : "Mondes animaux et mondes humains", Paris, Denoël-Gonthier, 1973.
- (4) Michel Serres : "Le parasite", Paris, Grasset, 1980.

#### 4.2.1. ELEMENTS ET INDICES PARASITOLOGIQUES.

##### 4.2.1.1. Effacements et boursouflures

La parasitologie la plus élémentaire commence certainement au ras des gestes quotidiens les plus irréfléchis.

Ce thème a été développé dans nos travaux antérieurs (1) où nous voulions montrer que la mise en état d'absence : l'asyndète, et la valorisation outrancière d'un élément par rapport à la globalité : la synecdoque, sont les deux processus fondamentaux de la configuration de l'espace-temps quotidien.

Il faudrait donc faire ici mention de tous les accidents, les déchirures, les imprévus qui entament sans arrêt l'image urbaine ordonnée et stable que la planification entretient et qui a été secrétée par quinze siècles d'un discours traversé par "la règle et le modèle" (2).

L'infinie citation des faits divers décourage l'énumération. C'est bien cela l'essence du quotidien : l'innombrable et le singulier. Exemplifions simplement à partir des récits de vie quotidienne que nous avons entendus (3).

- Accidents de chantier de construction et de démolition. Les habitants narrent toujours avec un certain plaisir l'imprévu qui casse la mécanique du chantier. Récit épouvanté sur une maison d'un vieux quartier en rénovation, laquelle au lieu de s'affaisser comme prévu a explosé littéralement envoyant des gravats jusque dans l'assiette des dineurs du restaurant d'en face.

- Mini-sabotages nocturnes d'un aménagement paysager. Dans un quartier d'immeubles des années 50, la ville décide enfin de s'occuper des espaces verts. De nuit, des habitants des rez-de-chaussée arrachent les futaies trop hautes qui leur cachent la vue.

- Pratique de zèle dans un aménagement paysager. Dans un quartier voisin du précédent, ce sont les habitants qui viennent aider, au petit matin, les jardiniers à planter buissons et arbrisseaux. Cette pratique leur permet de faire modifier quelques détails paysagers qui les gênent.

- Auto-entretien. Dans plusieurs grands ensembles, des habitants las de l'incurie des gestionnaires finissent par prendre le pinceau et à "blanchir leur coin de montée" ou d'ascenseur.

- Détournement d'objet public ou semi-public. La plus belle transfiguration d'un chariot de supermarché que nous ayons vue est la suivante : un fauteuil roulant pour accidenté de ski, ou l'ingéniosité de la découpe et le génie des formes eut fait pâlir un créateur de mobilier contemporain. Une autre modification vaut presque la précédente : une superbe et ingénieuse charrette pour la vente ambulante des marrons chauds. Avec le détournement, on met bien sûr en jeu l'imagination quotidienne inépuisable chez les enfants, mais aussi chez les adultes bien plus qu'on ne croit.

Citons encore la merveilleuse transfiguration de ces portes d'ascenseur de la série dite "populaire" qui se ferment avec brutalité et qu'un poète de la forme et des sons avait utilisé astucieusement. Chacun des deux battants supportait le symétrique d'une figure qui n'était totale qu'après jonction des deux parties. Une bouche d'un côté, une bouche de l'autre, plus des lettres brisées.

Quand les portes étaient fermées on pouvait lire ce qu'évoquaient les dessins assemblés, mais aussi bien la phonétique du bruit exact de la fermeture des portes : "SMACK".

- Graffiti ou "poussée protoplasmique de la signification", dit Alain Medam en parlant des graffiti new-yorkais où les lettres "se transfigurent en des lieux qui à leur tour pourraient contenir des foules. Ou des villes" (4). Le graffito est bien plus qu'un décor clandestinement apposé. Par lui les murs parlent devenant support de formes et support de sens, jusqu'à nier le support lui-même avec le système qu'il a produit.

Les graffiti sur les affiches ont ce pouvoir là. Sans plus développer une réflexion sur le graffito désormais classique (5), je signalerai simplement que les habitants ne citent pas de plein gré dans leurs récits les graffiti qui jalonnent leurs parcours urbains, signe qu'il s'agit bien d'un mode d'expression qui répugne au langage. Ce type d'expression utilise en fait l'immédiateté du contact avec le paysage urbain.

- Rhétoriques cheminatoires. Enfin, de la manière infra-langagière, il nous faut rappeler ce que nous avons développé ailleurs (1), cette pratique para-conscientielle des déambulations quotidiennes qui anamorphosent sans arrêt le paysage. Pour certains piétons le côté droit d'un trajet n'a pas de sens, pas d'existence, il n'y a rien à en dire. C'est encore le télescopage des distances, le raccourci ou la coupe unidirectionnelle dans les perspectives par quoi celui qui rentre le soir est *déjà* chez lui alors qu'il reste bien du chemin à parcourir. C'est le détour inexplicable dans la direction de la route choisie, écart provoqué par un mémorable rétif

à revenir au langage. Les trajets quotidiens pris un par un sont ainsi des enchaînements d'effacements et de bousouflures, rien n'est vraiment continu, ni lisse ni rectiligne.

#### 4.2.1.2. Bricolages de l'environnement quotidien.

Ici apparaît le concept de "habitant-paysagiste" proposé par Bernard Lassus (6). On trouve, à ce jour, un certain nombre d'articles ou d'études en cours portant sur l'imaginaire paysagiste. Un excellent échantillon en est donné dans l'indispensable numéro de la revue "Traverses" consacré au "Jardins contre Nature" (7).

Les productions de l'habitant-paysagiste (car il s'agit ici d'écrire dans le paysage, et non plus seulement d'effacer) peuvent être regroupées selon une gamme qui irait de la plus grande utilité à la plus grande gratuité. Ceci dit, il y a toujours plus d'esthétique qu'on ne croit dans le potager. Et l'imaginaire circule dans toutes les productions des bricoleurs de paysage.

- D'abord les jardins amateurs potagers et vergers dont on a deux belles descriptions faites par J.R. Hissard avec F. Portet et F. Dubost (8). Le carré de site livré à l'agriculture dite "de loisir" offre bien plus que des choux et des pommes. Il est un lieu où le monde se refait. Le possible et l'antithétique y sont cultivés autant que les plates-bandes. Différence du "rapport homme-maison", connotation d'une nouvelle mythologie. "La mer est un lac, le jardin c'est la maison, la matière, c'est l'homme". Françoise Dubost souligne de son côté la fonction "nouveau monde" du jardin ouvrier où s'inscrivent les traces des utopies sociales des siècles précédents. L'ordonnancement, la plupart du temps, impressionnant, est sans nul doute le signe d'un réinvestissement ludique de la fonction



démiurgique attribuée à l'aménageur professionnel. A noter enfin cette sorte de dialogue tendu et étroit avec la terre comblée de soins mais tenue de "rendre" ce qu'elle peut promettre. Le jardinier de banlieue est bien un sitologue à sa manière. Sous-sol, sol, climat, formes, couleurs, architecture de la baraque à outils, tout est mis à contribution.

- Citons ensuite les jardins d'agrément, jardins de pavillons ou de maisons urbaines où l'aménagement est au pouvoir du propriétaire. Deux variétés à distinguer :

1) Les jardins savants où le jardinier suit des règles traditionnelles, reproduit un style (anglais, français, chinois), applique le fruit de la lecture de ces innombrables revues sur l'art de jardiner. Tout est commandé par la vraisemblance de l'apparence, par la ressemblance au modèle.

2) Les jardins baroques où le jardinier-bricoleur fait proliférer l'anecdote singulière, rivalise d'imagination pour produire des trouvailles uniques et non reproductibles, "bébelles" en tout genre, "moulins, biches, phares, grenouilles, pneus découpés, dit Bernard Lassus... mais nous ne saisissons pas toujours de quels ensembles miniaturisés ces objets de bois ou de plâtre sont les éléments, et quels paysages imaginaires ils suggèrent" (9). On sait quels éclaircissements Lassus apportent à ce sujet. La graduation se fait de l'ambiance au démesurable, selon l'ordre d'une dérive de plus en plus surréelle. Mais cet ordre n'est pas un classement typologique. C'est celui d'une progression de l'expérience de chaque bricoleur-paysagiste dont le rêve tend au démesurable, quel que soit le temps qu'on y met et le degré auquel on parvient.

- Il ne faudrait pas oublier les habitants qui aménagent leur propre espace d'habitat. La pratique du bricolage un peu méprisée autrefois, abandonnée volontiers aux gagne-petit, s'est vue attribuer des lettres de noblesse depuis une quinzaine d'années, pour des raisons où l'économie marchande et l'idéologique se mêlent étroitement. On en arrive actuellement à une sorte d'institutionnalisation avec la création d'hyper-marchés du bricolage, en même temps qu'on propose des "maisons à finir".

Une analyse éclairante est à rappeler, qui a été développée par l'équipe de Pierre Sansot dans l'étude sur les résidences secondaires (10). Le phénomène de secondarité dépasse largement le strict sens d'une répartition fonctionnelle spatiale. C'est l'autre face de l'existence quotidienne qui se développe. La résidence secondaire est effectivement le lieu d'un autre temps. L'habitant y est un "autre homme", ou bien il en rêve. D'où les pratiques parfois démentielles du week-end ; on coupe des stères de bois, on se casse les reins à bêcher furieusement la terre. L'espace secondaire se vit selon le temps de l'établissement (ou du rétablissement) d'un ordre cosmique qu'on préfigure microcosmiquement comme le bon ordre.

Pas d'utopie sans un jardinage au moins imaginable, sans une nouvelle culture de la "nature". Ainsi, le week-end devient un temps privilégié pour les parasitologues du dimanche qui refont le monde au bout de leur bêche, de leur pinceau, de leur truelle, ou de leur sécateur.

- Dans cette perspective tous les cas de bricoleurs auparavant cités trouvent un point commun. Ils sont des *correcteurs d'espace*. Et il faudrait étendre à toute la variété des cas présentés

ici ce que Jean-Pierre Martinon énonce à propos des jardins savants et des "jardins du pauvre". En recherchant entre ces deux genres quelques sens communs, il en dit que ce sont des "espaces corrigés", espaces marqués, espaces à s'appropriier. "C'est pourquoi les expressions formelles dans la vie quotidienne sont des indicateurs du vécu de l'appropriation physique (par les formes des massifs, la place des arbustes) et symbolique (par les rites et les cérémonies) de l'espace. Des objets, des statues, des coquillages ou des nains en céramique dans un jardin sont autant de marqueurs dont la disposition particulière est un système de référence impliquant l'existence d'un territoire approprié" (11).

On notera que l'appropriation par le marquage paysager porte dans tous les cas de bricolage cités, sur l'espace privatif. Il s'agit toujours d'un aménagement singulier vécu bien évidemment comme l'antithèse du système contraignant constituées par trois instances qui ne sont guère dissociables pratiquement : l'économiquement productif, le public, le collectif. L'habitant paysagiste pratique donc un aménagement du Singulier comme négation de ces trois impératifs. Et il le fait de telle manière que la cellule sociale minimale, la famille est presque toujours tenue à l'écart du travail paysagiste, des secrets de fabrication, de l'enchaînement des procédures et des projets à venir, comme l'ont bien noté la plupart des observateurs du phénomène.

#### 4.2.1.3. Parasitologies collectives

Il est d'autres situations dans la vie quotidienne où la "correction de l'espace" met en jeu la dimension sociétale.

1) Ainsi l'habitant paysagiste pratique dans ses rêves et ses manipulations un prophétisme sociofuge. A l'inverse on voit des actions sur le paysage urbain non plus clandestines, mais qui se déclarent, jusqu'à la provocation. L'individu ou le petit groupe introduisent dans le décor habituel de la rue ou du parc ou de la place un événement qui fait irruption, qui fait différence par le son, par le mouvement, et très souvent aussi par le message. C'est le sens de ces actions théâtrales improvisées dans la rue depuis la fin des années 60 : actions d'"agit prop" plus politiques ou plus esthétisantes selon les groupes d'acteurs urbains, actions un peu plus récentes de "performer", crieurs, hommes-orchestres, acteurs de spectacles improvisés dont les prestations - même si elles sont parfois monnayables - impliquent une conscience de la mobilisation imprévisible d'un fragment de paysage. C'est l'introduction du possible dans le décor quotidien. Ainsi, deux barres verticales chromées dans une voiture de métro, sont devenues le support possible d'un spectacle de marionnettes. La modification paysagère prend alors son sens par l'implication d'une réaction de masse.

2) D'autre fois, c'est une foule toute entière qui transforme complètement le sens d'un paysage urbain ordinaire. Les cas les plus fréquemment cités dans les récits de vie quotidienne sont ces manifestations dont l'occurrence surprend moins maintenant, mais auxquelles tous les habitants que nous avons entendus reconnaître un pouvoir radical de transformer la signification de la rue. Ce lieu n'est plus le canal du flux d'individus juxtaposés qui ne se rencontrent guère. Il devient pour quelques heures la propriété d'une foule, un habitacle véritablement collectif qui se met à parler une langue inouïe et dont les accents résonnent quelque temps encore.

3) Le troisième cas de figure de parasitologie collective est la participation d'habitants à un projet d'aménagement

ou de construction. Un des exemples les plus pertinents est celui de futurs co-propriétaires invités à intervenir dans la création de leur lotissement. Les experts pourront déplorer le manque de sens architectural de ces concepteurs improvisés, ou le fait qu'ils n'interviennent parfois que sur des détails ou des apparences, et encore, de manière traditionnelle. Une telle pratique est signifiante moins par son contenu que par sa forme, moins par le cas traité que par le contexte qu'elle crée. La "participation" est sûrement une procédure encore très ambiguë puisque le système de production de l'espace peut renier l'essentiel de son mécanisme (spécialisation, timing financier, responsabilités, etc...). Mais d'autres pratiques se font jour sous des formes variées : opérations d'auto-construction (12), intervention dans l'aménagement des espaces publics (13), ou encore intervention directe sur la construction (14).

---

(1) Cf. "Deux figures fondamentales" in "Pas à pas" (op. cit), p. 60 sq.

(2) Françoise Choay : "La règle et le modèle", Paris, le Seuil, 1980.

(3) Nous réemployons à partir d'ici l'ensemble des entretiens sur la vie quotidienne d'habitants de divers tissus urbains. Ces sources furent partiellement exploitées dans nos travaux suivants :

- "Situation d'habitat et façon d'habiter". Ecole Spéciale d'Architecture, Plan-Construction, 1976.

- "Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores" Ecole Spéciale d'Architecture, Plan-Construction, 1978.

(4) Alain Medam : "New-York terminal", Paris, Galilée, 1977.

(5) Cf. J. Baudrillard : "L'échange symbolique et la mort", Paris, Galilard, 1966.

- (6) Bernard Lassus : "Vers un paysage global, de l'habitant au professionnel"  
Séminaire 1970-71, Institut de l'Environnement, Paris.  
"Les habitants face aux structures dans la création  
du paysage urbain", Bulldoc, 3ème année, n° 25/26, Ministère de  
l'Équipement et du Logement.
- (7) "Traverses" : n° 5/6 : "Jardins contre Nature", octobre 1976.
- (8) Cf. "Les jardins ouvriers de Belfort" et "Les jardins de Créteil"  
in : "Traverses" n° 5/6 (op. cit.), p. 178 sq.
- (9) Cf. "Une poétique du paysage" in "Traverses" n° 5/6 (op. cit.), p. 220.
- (10) Pierre Sansot et alii : "L'espace et son double", Paris, Champ  
urbain, 1979.
- (11) J.P. Martinon : "Les espaces corrigés" in "Traverses" n° 5/6 (op.  
cit.) p. 147 sq.
- (12) Exemple : l'opération de Saint-Laurent à Grenoble.
- (13) Cf. le bilan fait à ce sujet par la Direction de l'Urbanisme et  
des Paysages à l'occasion du "Symposium sur les Espaces Publics"  
fait en mai 1979 à Royaumont.
- (14) Cf. le cas sans doute à caractère institutionnel mais où la péda-  
gogie d'une aptitude à la construction est développée : les  
chantiers de jeunes organisés par "COTRAVAUX" intervenant le  
plus souvent sur de la restauration ou la création d'équipements  
annexes.

#### 4.2.2. FONDEMENTS

##### 4.2.2.0. Paysager le paysage

La lecture des *éléments* sitologiques proposés aura pu donner l'impression confuse d'une dispersion du sens et d'une compénétration des genres. D'une part il y aurait en définitive beaucoup de parasitologues qui s'ignorent. Et d'autre part, certains parasitologues ont, par trop, l'air de jouer au sitologue, ils font les démiurges ; d'autres semblent entrer aveuglément dans le jeu sitologique. Mais l'attitude du parasite n'implique-t-elle pas une apparente concorde et parfois une connivence avec l'hôte ou le maître des lieux ? (1).

Les exemples rapportés sont à répartir en deux classes, ou en deux attitudes parasitologiques plutôt, puisque l'une peut suivre l'autre dans la pratique quotidienne.

Soit il s'agit de *défaire le paysage* ; soit il s'agit de *le faire* d'une manière singulière. Mais ces deux types de conduite n'ont été appréhendés qu'au niveau de leur trace, qu'à partir du marquage qu'ils opèrent sur l'espace. Il reste à savoir si ces conduites ont quelque signification générale. Savoir s'il est possible de trouver une *intention* parasitologique globale dont toutes les pratiques relevées pourraient se recommander.

Cette intention existe, je crois. Et précisément, elle est cette quête pour retrouver l'immédiateté entre le paysage et son habitant. Ceci exige l'éjection de la logique urbanistique (ou planificatoire, comme on l'a vu plus haut : cf. 4.1.1.0.) qui intervient

comme un obstacle, comme une médiation étrangère et abstraite. Cette quête d'une libre interaction entre l'homme et son situs peut s'énoncer de manière optative : *paysager le paysage*.

#### 4.2.2.1. Site propre et paysage vernaculaire

Dire que l'habitant peut paysager son paysage signifie que rien n'est donné comme un objet-site, ou un "fond" sitologique toujours déjà là. Le paysage n'existe pas en soi, il est le fruit permanent d'innombrables actions paysagères.

C'est-à-dire que le site des sitologues est une essence purement logique, abstraite, privée de toute référence aux situations vécues. Il n'existe jamais que sous la figuration paysagère que chaque habitant lui donne ici et maintenant. Cette figuration connaît des expressions remarquables et parfois conscientes dont nous avons donné des exemples plus haut. Mais l'ordinaire du vécu paysager reste inaperçu.

Entre le site et la situation, il y a la même différence qu'entre le sens propre et le sens figuré. Le second ne permet jamais d'accéder à la totalité panoptique. L'homme du commun, l'habitant paysagiste, ne comprend pas les données de la sitologie. Mais confiné dans sa singularité, il fait pourtant exister le paysage. L'attitude parasitologique globale commence donc par cette interjection toujours incongrue que le paysage vernaculaire adresse au site propre qui, sans cela, n'aurait pas plus de vie que le langage sans voix.

#### 4.2.2.2. La dissémination

La dispersion de sens qu'on a pu noter dans l'énumération



des éléments parasitologiques est signifiante par cela même. Le sitologue le plus avisé ne peut jamais prévoir avec précision le lieu et le temps de l'intervention parasitologique.

Dans certains grands ensembles récents on a fait recours à une signalétique élaborée, à un graphisme qui est le fruit de longues études sur la communication et le design. On écrit des noms, on représente les fonctions. Et voici que les habitants n'en ont cure, rencontrant ailleurs que dans les lieux de rencontre, s'asseyant ailleurs que sur les bancs, séjournant là où il faudrait circuler. Le vocabulaire du paysagisme urbain reste une langue étrangère. Il n'est pas facile d'habiter, apparemment, dans ce "mobilier urbain". A l'assignation du "ici", "l'utilisateur" répond non par un là-bas, mais par un ailleurs.

On peut véritablement parler d'un "mitage" du site qui, devenant paysage quotidien prend une forme d'existence très ponctuelle. Aussi la multiplicité des signes d'existence apparents de l'activité parasitologique n'indique pas une forme de dégénérescence ou une dispersion de force. Tout au contraire, c'est une des expressions de cette capacité à déformer qui appartient en propre à l'activité habitante.

#### 4.2.2.3. La déformation.

Troisième caractère de l'intention parasitologique, la déformation a déjà été illustrée par les anamorphoses dont nous parlions plus haut (4.2.1.1.) en des exemples éloquentes. Par contre la déformation selon le temps apparaît moins facilement. Les récits de vie quotidienne sont plus avares de ce genre de relaiton qu'on doit souvent provoquer.

L'hypothèse d'une métastabilité du site que la sitologie essaye de vérifier dans ses analyses et de réaliser dans ses interventions contredit l'expérience du décor quotidien. Pour la sitologie, le paysage est une permanence susceptible de modifications réglées. Pour l'homme du quotidien, le paysage est un tissu d'événements dont le sillage se stabilise quelquefois et momentanément. Plus encore, l'organisation de la globalité paysagère se fait au gré d'une hiérarchie d'événements vécus dans lesquels l'affectivité, la réaction motrice, l'imaginaire ont été mis à contribution plus ou moins fortement. Le paysage quotidien prend texture et relief à partir de la fonction différenciatrice apportée par l'événementiel. Evénements importants : ici, il y avait (et il y aura peut-être) une fête ou un cirque ; là, il y a eu un incendie, un accident, une bagarre. Micro-événements : ici, une rencontre désagréable ou agréable, là, une forte chance de se tromper encore de chemin.

Du point de vue parasitologique, le paysage urbain est à l'image de ce qu'on en voit la nuit : un jeu de clignotements ou de lueurs durables disséminés dans un ordre changeant. La permanence devient alors une sorte d'accident sur un fond de modifications, certes le plus souvent imperceptibles, mais ininterrompues.

#### 4.2.2.4. Le mouvement

Le dernier caractère de l'intentionnalité parasitologique concerne non seulement la possibilité de percevoir le changement du paysage, mais encore celle de le percevoir en changeant. Cette situation paraît des plus ordinaires. Et pourtant, le sitologue ne bouge guère. Il se fixe sur le meilleur point de vue.

En effet, l'a-priori plastique dans les représentations des paysages urbains sous-entend la *staticité*. Le paradigme du statique c'est le plan urbain. Les territoires y sont contigus, la distinction s'y croise avec la continuité. Vision géométrique des villes qui persiste dans la représentation en deux ou trois dimensions. Ainsi le discours sur les ambiances urbaines tend facilement à les donner comme une succession d'objets clos, métastables et d'effet répétitif. Ce paysage est toujours là tel qu'en lui-même ; un autre m'attend plus loin quand j'aurai quitté le premier.

Mais les récits de vécu recueillis par nous indiquent que rien ne se passe ainsi. D'une part, il y a discontinuité dans l'ensemble des atmosphères d'une ville - et aussi grande irrégularité d'effet, telle ambiance débordant sur telles autres ; d'autre part tout s'articule selon le *mouvement*. Il n'y a pas d'unité climatique, comme on lit l'unité "îlot" sur un plan. J'entre dans cette place qui m'imprègne de sa tonalité particulière. Si quelqu'un d'autre y est que je salue et vers lequel je me dirige, déjà l'atmosphère a changé ce jour-là. Mes anticipations motrices qualifient déjà autrement les sensations qui arrivent.

La prise en compte du vécu moteur renvoie à un statut fictif cette idée que la ville serait une galerie de paysages. Une *collection de décors enchaînés*. En ce sens le *paysage vécu c'est peut-être d'abord du mouvement*. Car dans cette globalité fluctuante et disséminée quel autre type de cohérence peut-il y avoir sinon celle d'une rythmique ?

L'articulation des pas du marcheur urbain configure ainsi le sol dans la mouvance. L'aire que ma main peut balayer aide à qualifier la proxémique paysagère, la tension entre proche et lointain, ce

que je vais faire et ce que je projette.

La réversibilité entre le mouvement de l'habitant et la variation du paysage devient alors possible. Nombre d'expressions des récits de quotidien le laissent entendre. Tel dit que le matin, "le paysage file" quand il part au travail. Un autre que "on m'a gribouillé le mur d'en face!". De telles interactions immédiates entre le corps et le paysage, ou l'environnement, encore peu étudiés (3) sont à fonder sans doute sur le schème rythmique qui organise de manière cohérente sensation et action. En ce sens il n'y a pas de paysage vécu sans une posture, une allure, la qualité du temps juste écoulé et celle du temps qui arrive.

#### 4.2.2.5. L'atmosphère paysagère

Les précédentes propositions qui donnent à toute la variété des actes et des imaginables parasitologiques une unité intentionnelle correspondent en fait aux caractères propres de ce qu'on appelle dans un langage plus esthétique : une atmosphère, un climat, une ambiance. Ces divers mots contiennent l'énoncé de ce qui échappe au nouveau concept de site : la dispersion quantitative, l'imprévu dans le temps mais aussi l'unité qualitative.

L'"ambiance" comme le "démessurable" (4) sont des notions qui ressortissent au domaine de l'esthétique. L'analytique du sublime a été faite (5), celle de l'ambiance reste à faire (6). Mais la phénoménologie croisée de ces deux situations paradigmatiques, mais l'articulation de l'ordinaire avec l'extraordinaire dans le quotidien, justifieraient théoriquement l'activité parasitologique discrète. Ce serait rendre possible une "Métasitologie" dont nous voudrions poser quelques jalons.

- (1) Cf. M. Serres : "Le parasite", Paris, Grasset, 1980.
  
- (2) Cf. les exemples que tout un chacun peut relever dans les villes nouvelles, comme nous l'avons fait dans la Ville-Neuve de Grenoble ou dans des quartiers récents.  
Cf. "Situation d'habitat et façons d'habiter" op. cit. (221).
  
- (3) Signalons quelques pistes remarquables :
  1. En psychopathologie, les ouvrages connus de Mélanie Klein, de Gisela Pankov, de Ludwig Binswanger.
  2. En psychologie de l'espace, les travaux de E. Hall, mais mieux encore ceux de Erving Goffman dont on trouvera un écho intéressant dans la "Psychologie de l'espace" d'Abraham Moles, Paris, Casterman, 1978 (édition augmentée).
  
- (4) Cf. les concepts utilisés par Bernard Lassus pour caractériser la production de l'habitant-paysagiste : "Paysages quotidiens : de l'ambiance au démesurable", op. cit.
  
- (5) Cf. E. Kant : "Critique de la faculté de juger", Paris, Vrin, 1965.  
Livre II "Analytique du sublime".
  
- (6) On en trouvera des éléments chez divers phénoménologues de l'espace tels que Maurice Merleau-Ponty, Abraham Moles, Pierre Sansot.

### 4.3. METASITOLOGIE

#### 4.3.0. POSSIBILITE D'UNE METASITOLOGIE

La sitologie commence à faire problème à partir du moment où la cohérence propre à son savoir est donnée comme vérité générale. L'illusion du sitologue est de croire que ce qui n'est, de vrai, qu'un moment d'intervention sur le paysage (analyse géomorphologique, études préalables à un projet d'urbanisme) est la réalité durable de ce lieu.

On a vu que les sémioticiens sitologues plus raffinés tentent de prévoir l'usage et même l'usure de ce qu'on veut paysager. Pourtant l'"après" trompe toujours. Une fois l'aménagement fini les choses se passent autrement, le paysage urbain ne prend pour personne la physionomie qu'on voulait lisible pour tout le monde. C'est que l'atmosphère d'un lieu est faite autant d'éléments "subjectifs" que d'éléments objectifs.

Aussi le projet d'une métasitologie aurait ce premier sens : *la possibilité d'un discours qui redistriburait les rôles respectifs du sitologue et de l'habitant parasitologue, et qui rendrait compte du mouvement de négation du premier par le deuxième.* Les linéaments d'une métasitologie sont donc cette capacité à produire ou non un propos du type de celui qui suit ; propos bien évidemment hypothétique qui a pour but essentiel d'en appeler d'autres.

Le second sens est celui d'un dépassement. Comme dans le sens original, la métasitologie est ce qui vient *après* la sitologie. De cette place seconde dans la consécution - car aujourd'hui l'habitant vient toujours, ou presque toujours après l'habitable -

le parasitologue tient à la fois sa faiblesse et sa force. La sitologie pose une réalité paysagère à laquelle l'usage peut pourtant apporter une surréalité. Ce pouvoir littéralement transitologique de métamorphoser le donné de toutes les manières possibles paraît renvoyer à une capacité universelle de communication entre l'homme et le paysage, capacité que le savoir sitologique aurait simplement élaguée et schématisée pour fourbir un instrument adapté aux formes de la production de l'espace économiquement dominantes.

Une théorie métasitologique pourrait alors permettre de rompre la fascination sitologique, de prendre distance avec ce savoir et de le remettre à sa place aussi bien dans la séquence opératoire urbanistique dont il est un élément, que dans la perspective historique où il est apparu depuis peu.

#### 4.3.1. 1ère INDICATION : L'INTERACTION ENTRE L'HOMME ET LE PAYSAGE

Le thème de la spécularité, ou mieux de la résonance entre l'homme et le paysage n'est pas nouveau. Il n'est pas étrange de remarquer son occurrence là où le discours technologique ne domine point ; donc soit avant l'essor de l'Occident, soit dans des pensées inassimilables par l'idéal de progrès fondé sur le pouvoir technique. Citons quelques repères.

Le système du Feng-Shoui, système d'explication du sol dans la Chine traditionnelle tient compte de quatre valeurs qu'on pourrait nommer géomorphologique, géosymbolique, géobiologique et géoéthique. Les formes du paysage indiquent des figures dont les deux qui dominent sont celle du Tigre et celle du Dragon. Les valeurs fastes et néfastes ainsi départies, prennent leur efficace de la force

et de la qualité des "souffles de la nature" ("esprit" stoïcien aussi bien que vent). Ce vitalisme donne du paysage une compréhension ambivalente. Il explique à la fois le corps de la nature et très précisément "l'esprit des lieux". Qu'on le prenne dans la globalité de cette conception du monde, ou dans un sens physique très restrictif, le paysage est toujours un "quelque chose pour l'homme" : bon pour lui ou mauvais pour lui. Sans plus relever le regain de sens que la nouvelle bioclimatique pourrait redonner à cette géophysique fantastique, il faut noter ici une piste particulièrement intéressante qui nous indiquerait comment l'atmosphère d'un lieu est composée autant de réel que de symbolique et d'imaginaire.

Rappelons les thèses plus récentes de Oswald Spengler pour qui l'architecture, l'urbanisme ne sont que l'expression d'un rapport profond entre l'homme et la terre, d'un "enchaînement" dit-il, à la terre. Les avatars de la culture ponctuent l'histoire du relâchement ou de la rupture de ce lien. On sait comment Martin Heidegger a prolongé ce thème dans sa conférence intitulée : "Bâtir, habiter, penser" (2) et dans le premier article de "Holzwege" (3). Le schème de la marche et le schème du bâtir sont les deux grandes voies de compréhension de ce qu'est habiter un lieu, et ceci en deçà de la médiation du langage.

Possibilité donc d'une interaction qui se passerait des médiations conscientes et jouerait en-deçà de la pensée explicitée, en-deçà de la représentation, et même en deçà de la perception.

#### 4.3.2. 2ème INDICATION : DE L'UNITE INFRA-PERCEPTIVE

La théorie de la perception telle que reproduite de manière plus ou moins explicite dans la pensée des sitologues donne l'impression



donne l'impression qu'avant la construction finale de l'"objet perçu", tout est éparé, absolument insignifiant. La manière toujours assez partielle qu'on a de réemployer la psychologie de la forme ne change rien à ce présupposé.

Il y aurait donc une synthèse "active" (ou consciente et volontaire) par quoi se scellerait au niveau perceptif l'unité du divers sensible, du mémorable, du reconstuctible (telle l'expérience du rapport figure/fond). Sans cela, c'est le non-sens.

Or, c'est oublier un certain nombre d'analyses qui ne sont pas toutes nouvelles. Sans remonter plus loin qu'au XVIIIème siècle, on sait comment Kant explique l'existence d'une unité virtuelle, pré-perceptive, effectuée au moyen de deux synthèses qu'on peut appeler "passives" au sens où nous ne contrôlons pas leur production. L'une met en jeu l'intuition, l'autre met en jeu l'imagination. Seule la troisième synthèse met en jeu la "recognition dans le concept", qui est une activité consciente (4).

Le sitologue ne va pas en deçà de cette troisième synthèse. Il s'arrête à l'objet perçu, seul susceptible d'une universalité conceptuelle. En revanche, l'effet parasitologique met aussi en jeu les deux autres niveaux. Celui de l'intuition ou saisie immédiate d'une existence ou d'une signification lorsque le corps répond avant que l'objet ne soit représenté à la conscience, ou sans que l'activité consciente ne s'en mêle. Et celui de la puissance d'imaginer qui peut travailler sous le concept en liant le senti, et qui peut aussi dépasser le concept par la démesure de l'évocable.

Cette manière de comprendre comment un paysage est ressenti par qui l'habite est la seule qui permette de rendre compte à la fois

de l'ambiance qui est par essence infra-perceptive, et du démesurable ou de l'excès d'expression que le savoir rationnel répudie mais qui est pourtant très présent dans la quotidienneté.

Mais comment à cette synthèse d'allure passive peut-il correspondre une activité du corps : ce mouvement qui me dépasse, ce pas qui dévie comme de lui-même parce que telle aspérité du paysage a surgi, parce que quelque chose sonne trop haut un peu derrière moi ?

Cette question de l'articulation sensori-motrice appelle un double éclaircissement. Le premier peut se faire à partir du concept d'*anticipation* déjà développé par Kant, mais qui sera repris par certains phénoménologues (6) dans l'analyse de l'"anticipation motrice", ou de la "conduite d'anticipation" dont nous avons déjà montré l'importance dans d'autres travaux (7). C'est l'idée, contre la conception mécaniste du schéma qui décrit le rapport du sentir à l'agir comme un jeu de stimulus-réponse, que l'intentionnalité passe aussi par le mouvement ; idée qu'il existe une sorte d'intuition immédiate des situations inscrites dans le corps qui *tend* l'attention et la perception vers le projet du moment avant que tout cela n'ait été voulu. En ce sens le paysage est composé non seulement d'éléments sentis ou perçus, mais aussi d'éléments agis. *Le paysage est composé autant de formes de conduite que de formes perceptives.*

#### 4.3.3. 3ème INDICATION - DU CÔTE DE LA SYNESTHESIE, DE LA SYNERGIE, DE LA KINESTHESIE ET DE LA COENESTHESIE.

On a tenté encore d'autres manières d'expliquer ces articulations discrètes, ces unités larvaires que sont les synthèses passives, ou immédiates. Un des plus remarquable modèle est celui de l'idéoscène de Barker (8). Une série de situations s'enchaîne de

manière discrète, donc entrecoupée d'absences, puis au bout d'un temps variable une petite synthèse immédiate se produit : l'idéoscène qui est le point d'appel reprenant comme en une enveloppe involutive la trace des situations précédentes. L'idéoscène peut ou non selon l'intentionnalité du moment, passer à la perception.

Ceci est une variante de l'idée qu'il existe des unités infra-perceptives. En nous situant cette fois d'un point de vue synchronique, on trouvera d'autres unités élémentaires sur lesquelles les réflexions n'ont pas manqué dans l'histoire des idées.

1) *La synesthésie*. Cette notion de synthèse immédiate des cinq formes de sensation a excité et excite toujours les curiosités savantes des poètes impressionnistes (Rimbaud, Baudelaire) mais aussi les "Théories des Correspondances" (Delacroix, Hoffman) et les essais entre psychologie, symbolique et physique (9). De toute évidence, la correspondance n'est synchronique que de manière fictive. Quand on revient avec attention sur les célèbres pages où Kandinsky associe sons, couleurs et formes (10) et qu'on les compare avec l'expérience individuelle, il est clair qu'il y a toujours un *embrayeur* sensoriel. A ce son qui a fait irruption, *convient* de suite cette couleur, puis cette forme. Ou bien telle couleur "sonne" aussitôt qu'elle a frappé l'oeil. Ces phénomènes, quoique curieux, n'apprennent pas grand'chose sur le rapport de l'habitant avec son paysage quotidien. Ils *sont* cette matière du paysage, ni plus, ni moins. Par contre il peut être intéressant de relever quel type de *sensatum* est le plus inducteur selon le genre de situations ordinaires. Nous avons ainsi observé (11) que lors de l'irruption d'un événement particulièrement impromptu, le paysage est réorganisé instantanément à partir du son qui signale l'événement.

2) *La synergie* que nous entendons ici au sens donné par Th. Ribot (12) est l'unité entre les mouvements, tant ceux du corps propre qu'entre corps différents. Il s'agit encore d'un accord immédiat dont le montage fait appel à l'expérience des situations chez chacun d'entre nous, mais à l'empathie dans le cas d'un accord entre individus différents ou d'individus à foule. Il faut souligner que le paysage urbain est aussi cette scène perpétuelle de mouvements humains qui parlent au corps et auxquels nous faisons réponse le plus souvent dans l'immédiateté.

Les mouvements d'expression du visage prennent ici une place particulière. A regarder les "payvisages" de Bernard Lassus (13), il remonte à la conscience cet étrange pouvoir qu'ont les visages dans les situations quotidiennes de nous donner le ton des sentiments. Et déjà s'esquisse dans nos muscles faciaux l'analogon de ce sourire en coin ou de ce haussement de sourcil étonné.

3) *La kinesthésie*. Il s'agit de la sensation posturale qui met en jeu l'action du mouvement et l'image du corps en mouvement. L'expérience commune montre assez que le degré d'intensité de cette sensation commande la configuration tactile du paysage et la présence ou l'absence de cette peau de la situation vécue. La capacité de contact "réel" entre corps et paysage ne trace pas la limite de cette sensation. Par l'effet de l'imaginaire, on peut dire du corps ce que Delaunay disait du regard : "Il va jusqu'aux étoiles". Cette unité de la posture avec le paysage qui en est souvent comme le nid, permet de comprendre la possibilité de la fonction d'anticipation. Avant la conscience, je suis déjà dans le paysage, et non pas face à lui. Le sitologue croit que le face à face est une situation universelle, alors qu'il ne s'agit que d'un écart gnoséologique.

4) *La coenesthésie*. Cette notion est pour nous la plus intéressante ; et ceci moins par ce qu'elle désigne que par le débat dont elle est l'objet.

La définition minimale sur laquelle tous les auteurs concordent serait la suivante : "sensation de notre état interne, ou des mouvements de notre être organique". En y ajoutant le sentiment de bien-être ou de mal-être, voici qu'on arrive bien vite à l'idée que la coenesthésie est la sensation de notre existence, et donc qu'elle est constitutive du moi. La psychopathologie de la fin du siècle dernier va alors débattre de la pertinence de cette hypothèse. La phénoménologie reprendra ce débat à travers les discussions sur l'image du corps et le sentiment du corps propre. A quoi tient la conscience immédiate de moi-même ? Question troublante quand on sait comme Gisela Pankov l'a montré, que la coenesthésie est la première atteinte dans l'apparition de la schizophrénie. Le schéma corporel est-il le substrat de la conscience ou non ?

Mais ce sont les hésitations de Th. Ribot (14) qui sont pour nous les plus instructives. Il est presque indécidable de savoir si ce qui met en jeu la sensation coenesthésique est la réception du sensible ou l'initiative motrice. Nous sommes ici au coeur de la question sur les rapports entre l'homme et son environnement.

En effet le débat autour de la coenesthésie concerne le départage et le degré d'interaction entre l'actif et le passif, le dedans et le dehors, le réalisé et l'imaginé, l'immédiat (infra ou para-conscientiel) et le médiat. La mise à l'épreuve de la notion de coenesthésie par le biais de la confrontation entre l'image du corps et l'image du monde que la phénoménologie a effectuée plus récemment

fait écho à cela. "La perception extérieure et la perception du corps propre varient ensemble parce qu'elles sont les deux faces d'un même acte" dit Merleau-Ponty (15), et un peu plus loin : "La théorie du schéma corporel est implicitement une théorie de la perception. Nous avons appris à sentir notre corps (...) il va falloir de la même manière réveiller l'expérience du monde tel qu'il nous apparaît en tant que nous sommes au monde pour notre corps, en tant que nous percevons le monde avec notre corps".

#### 4.3.4. 4ème INDICATION - DE LA VICISSITUDE PAYSAGERE.

S'il a été possible de proposer des concepts qui à titre d'hypothèses ou d'index tentent d'éclairer les rapports entre les habitants et leur paysage urbain pour tout ce qui concerne l'interaction sensori-motrice, rien ne peut encore étayer théoriquement ce surprenant renversement que nous avons consigné dans le paragraphe 4.2.2.4. : ce "bougé" fondamental du paysage vécu où la stabilité devient l'accident.

Sans doute on expliquera mieux maintenant comment par son corps propre, l'habitant "mobilise" le paysage. Cette mobilisation pourrait être illustrée avec profit par la contemplation des paysages de la peinture d'Extrême-Orient. Surgi de l'absence, de la phase de concentration méditative que le peintre observe toujours, le geste réunit dans une même simplicité limpide le trait et la main. Et le corps et le paysage sont tellement deux faces d'une même action qu'au vu du résultat le paysage devient le mobilisable et le corps l'évocable par un mouvement de circulation sans fin.

Mais plus près de notre culture, il faut indiquer que tous

ceux qui se sont penchés sur la question de la coenesthésie ont pensé à un moment ou à un autre que le fond de l'existence était mouvement, modification (16). Cette conception héraclitéenne retrouve l'intuition d'une correspondance entre la modalité d'être du paysage quotidien et celle de l'habitant.

Existe-t-il un concept qui puisse étayer théoriquement l'idée d'un nomadisme du paysage vécu quotidiennement ?

Une notion assez adéquate nous est proposée par la pensée de la Renaissance. Il s'agit de la *Vicissitude* dont on trouve une excellente expression dans la pensée de Giordano Bruno (17).

La vicissitude s'explique, c'est-à-dire se développe, selon deux modes dont elle est l'interface. D'une part tout est mobilité dans l'univers. Mais non pas à la manière d'un mouvement brownien. Il s'agit d'un jeu de forces dirigées. Les choses et les êtres sont de nature "périgrine", c'est-à-dire qu'ils suivent un voyage chargé d'intentionnalité à long terme. D'autre part, tout est ressac (pensée par avance très nietzschéenne), tout circule. Il n'y a pas de lieu définitif. Mais tout revient d'une manière ou d'une autre et en son temps. La véritable stabilité, c'est ce retour inéluctable qui assure la coïncidence des contraires. Et le jeu de différences dans la répétition assure l'harmonie de la composition de l'ensemble.

La dissémination, la déformation et le mouvement qui semblaient caractériser le paysage vécu de manière parasitologique prendraient sous la lueur de ce concept un sens différent. L'habitant-paysagiste, ou plus généralement, le parasitologue apparaît comme fauteur d'absence, de ruptures, de dispersions ou encore comme producteur de non-sens. C'est que l'échelle où il intervient est ou plus petite ou plus grande que celle à laquelle opère le sitologue.

Ce qui paraît stable pour ce dernier n'est peut-être que mouvement perpétuel pour l'habitant. Et inversement, ce qui paraît anecdotique accidentel et insignifiant au regard averti du sitologue a peut-être pour l'homme du commun le poids et l'éternité d'un ressac.

A ce point, réside probablement le plus grand apport d'une possible "métasitologie". L'habitant et le planificateur paraissent s'opposer en terme d'espace ou de qualités spatiales contradictoires. Ce que l'habitant du paysage met en jeu de surcroît et sans doute à son insu, c'est du temps. *Il croit corriger l'espace, mais il énonce du temps vécu.* Et le façonnage qu'il fait de son paysage quotidien est sans doute essentiellement constitué par le jeu des feed-backs du sens, par cette anagnose qui échappe complètement au système sitologique : marquer le paysage c'est remonter à notre rapport au monde originaire. L'après et l'avant coïncident dans cette expression ordinaire du temps vécu. Pour l'homme du commun, quelque chose revient toujours, qu'il attend d'ailleurs obscurément.

Histoire emblématique d'un "graffiteur" du métro new-yorkais (18) :

"J'ai mis mon nom partout, déclare Super Kool. Je ne peux aller nulle part sans tomber dessus. Des fois, le dimanche, je vais à la station de la 7e avenue et de la 86e rue et je reste toute la journée à regarder mon nom qui passe".

---

(1) O. Spengler : "Le déclin de l'Occident", Paris, Gallimard, 1980.

(2) In "Essais et conférences", Paris, Gallimard, 1958, p. 170 sq.



- (3) Traduction : "Chemins qui ne mènent nulle part", Paris, Gallimard, 1964.
- (4) Cf. E. Kant : "Critique de la raison pure", Paris, P.U.F., 1965, chapitre II, 2ème section, p. 110 sq.
- (5) Une lecture attentive des Gestaltistes concorde avec cette intuition de l'existence d'unités structurelles infra-perceptives. Par contre la psychologie de la forme se débarrasse de l'intentionnalité ainsi que des aspects singuliers du mémorable.
- (6) On en trouvera une synthèse désormais classique dans la "Phénoménologie de la perception" de M. Merleau-Ponty, Paris, Gallimard, 1945.
- (7) Cf. "Hyperboles sensorielles et anticipation" in : Pas à pas, op. cit., p. 113 sq.
- (8) On en trouvera un exposé excellent et accessible dans la conférence d'Abraham Moles prononcée lors des "Journées d'études du Festival international du son Hi-Fi", et consignée dans le recueil du même nom, aux Editions "Fréquences", Paris, 1979.
- (9) H. Chrétien : "Le monde invisible et mystérieux des ondes", Paris, Maloine, 1973.
- (10) Cf. "Du spirituel dans l'Art et dans la peinture en particulier", Paris, Denoël-Gonthier, 1965.
- (11) In "Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores", op. cit.
- (12) Th. Ribot : "Psychologie des sentiments", Paris, Alcan, 1907.

- (13) Cf. "Jeux", op. cit.
- (14) Cette intuition commencée dans le "De Anima" d'Aristote sera largement discutée par Maine de Biran, et Cabanis, par le physiologiste du XIXème siècle Schiff. Puis Ribot en débatta à plusieurs reprises dans sa "Psychologie des sentiments" (op. cit.) et dans "Maladies de la personnalité" Paris, Alcan, 1883. A travers Pierre Janet et Charles Blondel, la notion arrivera sous la forme d'"initiative motrice" jusqu'à Merleau-Ponty.
- Rappelons l'excellent usage que Jean Starobinski avait fait de cette notion pour expliquer les rapports entre l'empire des images et le schéma corporel, lors des journées d'étude de mai 1977 au Centre de Recherche sur l'Imaginaire (CRI) de Chambéry.
- (15) M. Merleau-Ponty : "Phénoménologie de la perception", Paris, Gallimard, 1945, pp. 237 et 239.
- (16) C'est en particulier le cas de Ribot (cf. 14) qui fait l'hypothèse que le moi se constitue à partir de la variation ininterrompue.
- (17) Cf. notre travail : "Imagination et Nature chez Giordano Bruno", Lyon, Faculté des Lettres, 1968.
- (18) N. Mailer : "Graffiti de New-York", Paris, Ed. du Chêne, 1974. Cité par J.P. Martinon in "Les espaces corrigés" (op. cit.)

B I B L I O G R A P H I E

G E N E R A L E

1/ Types d'ouvrages visant à promouvoir le respect des sites  
ou l'adéquation de l'architecture aux sites.

ATELIER DES SITES ET PAYSAGES, Rhône-Alpes (1975). "Faire des lotissements... pourquoi ? Comment ?"

CONSEIL GENERAL DE LA DORDOGNE : "N'abimons plus le Périgord", Bergerac, 1971.

CONSEIL GENERAL DES HAUTES-ALPES : "Construire en Champsaur et en Valgaudemar", 1974.

CONSEIL GENERAL DE L'ISERE : "Protégeons le Dauphiné", Grenoble, 1975.

CONSEIL GENERAL DE LA SAVOIE : "N'abimons pas la Savoie", Chambéry, 1972.

D.A.F.U. : "Quelques réflexions sur des plaquettes départementales de recommandations architecturales".

DIRECTION DEPARTEMENTALE DE L'ARDECHE : "Admiron l'Ardèche et ne l'abimons pas", 1973.

"Housing paradigm", in ARCHITECTURAL REVIEW n° 7, n° 391, 09/74.

JOBERT (M) : "Etude de l'intégration d'un bâtiment public dans un site semi-urbain : essai de recherche et de projet". (thèse) UPA de Grenoble.

"Les zones à caractère pittoresque. Nouvel instrument d'urbanisme pour la sauvegarde des paysages urbains ou naturels", in LE MONITEUR des T.P.B. n° 9.

NOVIANT (G) : "Département de la Mayenne. Règles d'aspect architecturales", Mayenne, 1972.

2/ Textes développant la problématique sitologique,  
la production paysagère, et s'intéressant à l'activité quotidienne.

ARCHITECTURAL DESIGN : "Making buildings and communities wich really live :  
tourism in Andalusia". (Programme pour un modèle pratique d'aménagement ou de régénération du littoral espagnol détérioré par le tourisme).

ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI : "Mimétisme photogénique" (n° 174 : 07/08/74).

AUGOYARD (J-F) : - "Imagination et Nature chez Giordano Bruno", Lyon, Faculté des Lettres, 1968.

- "Le Pas - Approche de la vie quotidienne en habitat collectif à travers la pratique des cheminements" UER Urbanisation de Grenoble, 1976.

- "Les pratiques d'habiter à travers les phénomènes sonores", Paris, UDRA-ESA, 1978 (pour le Plan-Construction).

- "Pas à pas. Essai sur la vie quotidienne à travers la pratique des cheminements", Seuil, 1979.

AUGOYARD (J-F), MEDAM (A) : "Situations d'habitat et façons d'habiter", UDRA-ESA, 1976 (pour le Plan-Construction).

AUGOYARD (J-F), MEDAM (A), PESSIN (A), TORGUE (H) : "L'urbain de l'action, l'urbain du savoir", UER Urbanisation, Grenoble, 1975.

BACON (E.N.) Design of cities  
D'Athènes à Brasilia, ed. Lausanne, 1967.

BARDET (M) : "La fin du paysage", Anthropos, 1972.

BARTHES (R) : "Mythologies", Paris, le Seuil, 1957.

BAUDRILLARD (J) : "L'échange symbolique et la mort", Paris, Gallimard, 1966.

BOUDON (P) : "L'espace architectural", Paris, Minuit, 1978.

- BOURDIEU (P) : - "La photographie, un art moyen"  
- "Esquisses d'une théorie de la pratique", Genève, Droz, 1972.
- BRETT (L) : "Landscape in distress", Londres, The architectural press, 1969.
- BROUILLAT, Sève : "Sitologie : perception, intégration". PROMOCA, Grenoble, 1973.
- CAUQUELIN (A) : "La ville, la nuit", Paris, le Seuil, 1979.
- CAYROL (J) : "De l'espace humain", Paris, le Seuil, 1968.
- CERTEAU (M. de) : "L'invention du quotidien", Paris, UGE, IO/18, 1980.
- CHOAY (F) : - "Figures d'un discours inconnu", in Critique, 04/1973.  
- "La règle et le modèle", Paris, le Seuil, 1980.
- CHEVRIERE (P) : "Sur l'intégration architecturale", UPA de Grenoble.
- CHRETIEN (H) : "Le monde invisible et mystérieux des ondes", Paris, Maloine, 1973.
- CIGREF - Ministère de la Culture et de l'Environnement. BOZONNET (J-P) :  
"La perception de l'espace montagnard", Etude n° 117. St Martin d'Hères, 1977.
- FISCHESSER (B) : - I) : Le paysage de montagne. Etude n° 116.  
Présentation, étude paysagère. Analyse des perceptions.  
II) : Le paysage de montagne, la forêt.  
III) : Le paysage de montagne, les composants agricoles. St Martin d'Hères, 1977.
- CINAM-SCAV : DAVID, DELAVIGNE, MURET, ZITOUN : "De la notion de paysage au concept de milieu de vie" DAFU, 1969.
- CLIFFORD (D) : "L'histoire et l'art des jardins", Paris, Libraires associés, 1964.

- COLLOQUE d'esthétique appliquée à la création du paysage urbain, Arc et Senans, 1973.
- COLLOQUE sur la sémiotique de l'espace (1973), Paris, Denoël-Gonthier, 1979.
- CONAN : Postface à "De la composition des paysages" du Marquis de Girardin.
- C.T.G.E.R.F. (LAMBERT, FICHESSER) : "Etude méthodologique sur le paysage" (3 T.), Grenoble, 1978.
- D.A.F.U. : "Techniques de visualisation et d'insertion dans un paysage".
- DEFURAU (M) : "Précis de géomorphologie", Paris, Masson, 1972.
- E.P.U.R. : "Tissu ancien et tendances actuelles", in Architecture d'aujourd'hui, n° 174.
- FAYE (B), FAYE (P), TOURNAIRE (M), GODARD (A) : "Sites et Sitologie", Paris, Pauvert, 1974.
- FOUCAULT (M) : "Les mots et les choses", Paris, Gallimard, 1966.
- FRANCOIS (J) : "Paysage et architecture". Art et Technique, Bruxelles, 1965.
- G.E.T.U.R. : "Etude nationale du quartier Très-Cloîtres", Grenoble, 1974.
- GIBSON (J.J.) : "The perception of the visual world", Houghton, Mifflin, 1963.
- GOTTMAN (J) : "Essais sur l'aménagement de l'espace habité", Paris, Mouton, 1965.
- GREIMAS : - "Du sens", Paris, le Seuil, 1970.  
- "Sémiotique et sciences sociales", Paris, le Seuil, 1976.
- GREZEL (N) : "La notion de site. Mythe et ambiguïté" in Architecture d'Aujourd'hui, n° 164, 1972.
- GROMURT : "L'art des jardins", Paris, Fréol (2 T.)

- HALPRIN (L) : "Nature, Paysage, Architecture. Le rôle des sciences de la nature dans l'architecture paysagiste", in Aménagement et Architecture, n° 2.
- HEIDEGGER (M) : "Essais et conférences", Paris, Gallimard, 1958.
- HEGEL (G.W.F.) "La phénoménologie de l'esprit", Paris, Aubier-Montaigne.
- "HOLSWEGE" : trad. : "Chemins qui ne mènent nulle part", Paris, Gallimard, 1964.
- INSTITUT DE L'ENVIRONNEMENT : "Composantes et dynamiques du paysage", in Cahier pédagogique n° 7, 1976.
- JELLIODE (S. et G.) : "Jardins privés modernes", Paris, Eyrolles, 1969.
- KANDINSKY : "Du spirituel dans l'Art et dans la peinture en particulier", Paris, Denoël-Gonthier, 1965.
- KANT (E) : - "Critique de la faculté de juger", Paris, Vrin, 1965.  
- "Critique de la raison pure", Paris, P.U.F., 1965.
- KROLL (L) : "Ces artistes, les maçons" in Urbanisme n° 165-166.
- LACOSTE (Y) : "A quoi sert le paysage ?" in Hérodote n° 7, 3e trimestre 1977.
- LASSUS (B) : - "Paysages quotidiens, de l'ambiance au démesurable". C.C.I., 1964.  
- "Le jardin de l'antérieur", et  
- "Une poétique du paysage", in Traverses, n° 5/6.  
- "Vers un paysage global de l'habitant au professionnel".  
Séminaire 1970-71. Institut de l'Environnement.  
- "Jeux", Paris, Galilée, 1977.  
- "Les habitants face aux structures dans la création du paysage urbain", Bulldoc, 3e année, N° 25/26, Ministère de l'Équipement et du Logement.



- LEFEBVRE (H) : "La production de l'espace", ed. Anthropos.
- LEGRAIN (P) : "Jardins et cottages", Paris, 1926.
- LOBEY (J.Y.) : "Site urbain". CRU, Paris, 1966.
- LYNCH (R) : "L'image de la cité", Paris, Dunod, 1972.
- LYOTARD (J-F) : "Discours, Figure", N.R.F. 1975.
- MAFFESOLI (M) et alii : "Besoin, désir. Eléments d'une recherche sur le qualitatif", Grenoble, UER Urbanisation, 1973.
- MAILER (N) : "Graffiti de New-York", Paris, ed. du Chêne, 1974.
- MALDINEY (H) : "Regard, Parole, Espace", Lausanne, l'Age d'Homme, 1973.
- MARQUIS de GIRARDIN (1777) : "De la composition des paysages", Paris, Champ urbain, 1979.
- MARTINON (J-P) : "Les espaces corrigés", in Traverses, n° 5/6, octobre 1976.
- MEDAM (A) : "New-York terminal", Paris, Galilée, 1977.
- MERLEAU-PONTY (M) : "Phénoménologie de la perception", Paris, Gallimard, 1945.
- MISTERLICH (A) : "Psychanalyse et urbanisme", Gallimard, 1970.
- MOLES (A) : "Psychologie de l'espace", Paris, Casterman, 1978.
- MURET (J.P.) : "De l'ambiguïté des définitions (site, paysage...) in Architecture d'Aujourd'hui, n° 164.
- PARRET (H) : "La pragmatique des modalités", Urbino, 1973.
- RAINER (R) : "Les extérieurs vivants", Zurich, Artémis, 1972.
- RIBOT (Th.) : "Psychologie des sentiments", Paris, Alcan, 1907.

- RIMBERT (S) : - "Approches des paysages". L'espace géographique, T. II, n° 3, 1973.  
- "Les paysages urbains", Colin, 1973.
- RONAY (M) : "Paysages I", "Paysages II", in Herodote, n°<sup>S</sup> 1 et 7.
- ROUGERIE (G) : - "Géographie des paysages", PUF, 1969, Que sais-je ?  
- "Revue de Géographie des Pyrénées du Sud-Ouest", 72, tome 43, La science du paysage.  
- "Les cadres de vie", PUF, 1976.
- ROUX (J-M) : "Territoires sans lieux", Paris, Dunod, 1980.
- RUDOFISKY (B) : "Architecture without architects", Londres, Academy Ed.
- SANSOT (P) : "Poétique de la ville", Paris, Klincksieck, 1972.
- SANSOT (P) et alii : "L'espace et son double", Paris, Champ urbain, 1979.
- SARFATI (A) : "Construire un paysage urbain" in Urbanisme n° 175, dec.1979.
- SAUVAGE (Le) n° 71 : "Le jardin, modèle de gestion du monde".
- SERRES (M) : "Le parasite", Paris, Grasset, 1980.
- SIMON (G) : "La protection des Sites" in Monuments historiques, n° 106, decembre 1979.
- SPENGLER (O) : "Le déclin de l'Occident", Paris, Gallimard, 1980.
- TOURTIER (B. de) : "Sites urbains et stéréophotogrammétrie. Une méthode d'interprétation". Paris, Secrétariat d'Etat à la Culture, 1975.
- TRAVERSES n° 5/6, octobre 76 : - "L'effet Sharawadgi ou le jardin de Julie"  
- "Jardins contre Nature"  
- "Les jardins ouvriers de Belfort"  
- "Une poétique du paysage".

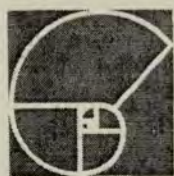
TUČNÝ (J) : "Signe Spatial" (thèse) UER Urbanisation de Grenoble, 1977.

TURRI (E) : "Antropologia del paesaggio", Milano, Ed. di Commità, 1974.

VOGEL (H) : "Architecture et urbanisme intégrés à leur environnement" in  
Urbanisme, (09/1976).

VON UEXKÜLL (J) : "Mondes animaux et mondes humains", Paris, Denoël-Gonthier,  
1973.

ZEITOUN (J) : "La notion de paysage" in Architecture d'Aujourd'hui, n° 145,  
1969.



CRESSON

Centre de Recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement Urbain

Ecole d'Architecture  
60, avenue de Constantine 38036 GRENOBLE cedex 2